

LE RÉVÉIL

ÉDUCATION PUBLIQUE—RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol. I

MONTREAL, SAMEDI, 4 NOVEMBRE 1876

No. 24

MONTREAL, 4 NOVEMBRE 1876

La politique est dans le pétrin ; cette bonne pâte de *nationaux* a fini par s'écrouler ; on ne pourra plus rien en tirer, après l'avoir tant délayée, tant étendue, pas même des galettes plates. Il reste de ce parti ce qui colle aux doigts, voilà tout. Formé d'éléments composites, à chacun desquels il lui a fallu faire une concession, il est venu à rien quand il n'a plus eu rien à concéder ; et comme il n'a jamais osé réclamer quelque chose, comme il n'a jamais rien indiqué de ce qu'il fallait faire, il est réduit naturellement à ne plus être.

Lorsque les libéraux, les vrais, se laissèrent aller à entrer dans cette masse incohérente, faite de mécontents, de dégoûtés et d'avidés, sans liaisons, sans tendances communes, sans principe ni objet défini, ils crurent devoir accepter les circonstances, qu'elles qu'elles fussent, dans l'espoir de les faire tourner un jour au profit de leurs idées ; la première question pour eux, l'objet essentiel était d'en finir avec le règne des conservateurs qui symbolisait l'hypocrisie arrogante et la corruption effrénée. Voyant qu'il se faisait une réaction puissante, que le parti conservateur lui-même se démembraient, que bon nombre de gens honnêtes s'en détachaient, parce qu'ils ne pouvaient en conscience le suivre dans tous ses excès, les libéraux, fascinés par une fortune subite, crurent à un changement dans le fond des choses ; ils crurent que leur jour était venu enfin, et qu'avec quelques ménagements au début, beaucoup de conciliation, de la renonciation même, car il en fallait, ils ne tarderaient pas à voir les choses prendre fatalement le cours normal qu'elles auraient pris dans tout autre pays où il y a une opinion publique. Mais voilà ! Ils avaient compté sans cet auxiliaire indispensable ; l'opinion publique. Ils furent emportés, submergés, étouffés dans la masse ; ils avaient pris un courant détournant sa course pour un revirement dans les idées ; ils crurent voir des adeptes et des partisans là où il n'y avait qu'une foule pressée à la curée, impatiente de goûter au pouvoir, se poussant, se ruant à cette chose appelée l'administration qui représente le plus haut degré des aspirations canadiennes.

Les hommes, qui avaient toute leur vie lutté pour des principes, disparurent dans l'épais mélange où ils étaient venus s'engluer, ou bien ils s'en échappèrent à temps, comme les honorables MM. Dorion, Fournier et autres, après avoir reconnu l'impossibilité de rien faire pour le progrès intellectuel du pays. Ces hommes gênaient les longs rangs serrés qui attendaient derrière eux et dont ils étaient le cauchemar, le remords. Plus de principes, plus de libéralisme : le pouvoir à tout prix. "Descendons encore dans l'abîme des concessions, s'il en reste à faire ; ne soyons rien pour qu'on n'ait pas peur de nous ; dépouillons tout, pour que la malignité ou l'astuce de nos adversaires ne trouve plus où nous prendre ; répudions toute idée, toute tendance ; renonçons, renonçons, afin que le public soit enfin convaincu qu'il n'a rien à redouter d'un fantôme. De cette façon du moins, on nous laissera en paix, et nous le tiendrons et nous le garderons, ce picotin des bonnes gens, ce bon gâteau du pouvoir qui ne rassit jamais."

Cela dure depuis deux ans. Sur toutes les questions essentielles on s'est abstenu ; on a bien répété, quand on a cru pouvoir le faire sans danger, quelques échos du dehors qui apportaient un peu de vie dans l'atmosphère où nous suffoquons ; on a même été jusqu'à reproduire l'abbé Chandonnet, sous le couvert du caractère dont il est revêtu, pour se faire pardonner une pareille audace, mais on n'a pris l'initiative de rien. Cette attitude purement défensive, cet état de passivité inerte a produit le marasme. Ce qui n'a pas de vie ne peut pas enfanter, et dans aucun pays du monde, fût-ce même au Canada, un parti qui ne représente rien ne saurait exister. Il faut en revenir au point de départ, retourner en arrière d'un quart de siècle, et reprendre les insignes, le programme et la devise des vrais libéraux. Ceux qui ne font rien pour former une opinion publique n'ont pas à se plaindre de ce qu'elle n'existe pas, et si le poids inconscient en retombe sur eux, qu'ils s'accusent. Personne n'a le droit de compter à moins d'avoir une valeur, de signifier quelque chose, et il vaut mieux être battu à tous les polls en tenant à la main un drapeau quelconque, que de l'être

quand même par cela seul qu'on ne peut réclamer de partisans quand on n'a pas de but à leur montrer.

Nous ne voulons pas être dur envers les *nationaux*, quel que sujet qu'il nous aient donné de leur en vouloir pour avoir gâté une situation admirable; nous comprenons tout ce que l'exercice assuré du pouvoir apporte de langueur à l'esprit et d'indolence aux nerfs; nous faisons la part de l'indécision alors qu'on ne savait pas au juste de quels éléments le parti se composait et ce qu'il pouvait oser; nous pardonnons à des appétits longtemps stimulés et qui, en soi, n'avaient rien de condamnable; mais maintenant qu'ils sont satisfaits, il faut penser à autre chose; se gorger ne constitue pas absolument une politique, à moins que ce ne soit celle des boas-constrictors; l'*administration* a nécessairement des limites, et nous ne voyons pas ce que les *nationaux* peuvent encore en tirer après trois ans d'une gestion aussi éclairée que prudente; il y a donc quelque chose en dehors et au-dessus de cela. C'est ce que l'*Événement* l'organe le moins *national* de tous les *nationaux*, a parfaitement exprimé la semaine dernière dans un article très-fin et très-approprié; notre confrère jette le cri d'alarme et appelle les principes et les hommes pour sauver le parti d'un désastre honteux; il sent toute la faiblesse et, pour ainsi dire, le déshonneur attaché à une position sans autorité, sans influence et sans prestige au sein même du pouvoir, et il prédit une catastrophe pour les élections de 1878, à moins que les principes n'aient aussi leur avènement et qu'il se présente des hommes qui soient à la hauteur de la mission qu'exige toute affirmation d'idées. Voici du reste l'article de notre confrère québécois; nos lecteurs verront peut-être que ce que le *Réveil* a été seul à dire en commençant s'impose par la force de l'évidence et du raisonnement à tout esprit non prévenu, et qu'après avoir été tout d'abord conquis, nous allons finir par avoir raison aux yeux de tout le monde;

« Nous avons dans l'opposition une organisation, sinon parfaite, du moins animée d'une grande vigueur et d'un vif enthousiasme. Nos ressources étaient minces, le nerf de la guerre manquait; mais nous marchions les rangs serrés, les soldats remplis de confiance dans les chefs, d'enthousiasme pour le drapeau.

Le pouvoir était un triomphe ou, si l'on veut, une épreuve sur laquelle nous ne comptons pas. Elle nous a pris un peu au dépourvu. Bien armés pour combattre, bien disposés à prendre longtemps en patience nos ennemis de gens battus, nous n'étions pas préparés à utiliser notre victoire comme il aurait fallu. Nous manquions de cet esprit gouvernemental nécessaire à l'exercice du pouvoir. Aussi peut-on dire que si le pouvoir a été avantageux à un certain nombre de nos amis, il ne l'a pas été au même degré au parti lui-même. Il nous a affaiblis, au lieu de nous fortifier; il a été pour nous une sorte de fardeau, au lieu d'être un levier.

Pourquoi cela? Parce que nous n'avons pas, dès l'abord, adopté un programme d'action au pouvoir, un système net et précis; système de défense contre nos adversaires, de protection pour notre parti; système assurant par des moyens vigoureux, tout en étant honnêtes et loyaux, le maintien ou plutôt l'extension de notre influence.

Il nous aurait fallu faire ce qui se fait en tous pays et sous tous les régimes: gouverner comme on gouverne partout; avoir une tactique bien suivie au pouvoir comme nous en avons eu une hors du pouvoir; en un mot, organiser le gouvernement comme nous avons organisé l'opposition.

C'est ce que nous n'avons pas fait, c'est ce que nous devons faire sans retard, si nous ne voulons pas voir nous échapper en 1878 ce que nous avons conquis au prix de tant de luttes et de sacrifices.

Pas plus au pouvoir que dans l'opposition, un parti ne peut se passer de chefs qui dirigent les mouvements d'ensemble et qui organisent les détails d'après un système bien arrêté. Encore moins au pouvoir que dans l'opposition, un parti ne peut se passer de personnalités dominantes dont la renommée séduise l'opinion publique, d'idées qui la passionnent, d'intérêts dont le succès importe à la fortune générale. Administrer avec économie et zèle ne suffit pas. On se lasse d'un mérite qui ne brille pas. Il faut à l'opinion des aliments incessamment renouvelés pour la tenir en haleine. Sans cela, elle se détourne de votre cause et porte ailleurs son cœur volage, ses inconstantes préférences. Une fois au pouvoir, on doit, sous peine d'y décliner, donner pour but à ses efforts la réalisation d'idées nouvelles, la satisfaction de grands intérêts publics.

C'est assez indiquer, croyons-nous, ce qui nous semble être, non-seulement l'exigence du moment, mais encore l'intérêt vital de notre parti. Nous avons derrière nous trois ans de pouvoir; devant nous deux ans de pouvoir: l'heure est décisive. Les atermoiements, les demi-mesures, les ménagements pour celui-ci et pour celui-là, les plaintes en l'air ou les soupirs étouffés ne valent rien. Des résolutions hardies, de l'action prompte et décisive: voilà ce qu'il faut."

Le *Star*, de Montréal, accompagne des commentaires qui suivent cet article de l'*Événement*:

« Ce langage est remarquable dans la bouche d'un homme qui, malgré de nombreuses tergiversations, n'en a pas moins vaillamment combattu pour la cause libérale. La position inamovible de M. Fabre dans le Sénat le met à même de discuter d'une manière désintéressée les vicissitudes du parti auquel il s'est définitivement allié, et d'adresser de sages avertissements à ceux qui le dirigent. Il leur reproche de ne pas avoir de but, et déclare que si l'avènement du parti au pouvoir a été avantageux pour quelques individus, le parti en général n'en a pas profité. Cela est terriblement vrai. Depuis que M. Mackenzie a remplacé Sir John MacDonal, les principaux membres du parti libéral de notre province n'ont songé qu'à se caser. L'un après l'autre, ils sont entrés dans de bonnes et grasses positions, jusqu'à ce que le parti ait été presque entièrement décimé; que reste-t-il de cette phalange qui suivait la bannière de M. Dorion? Personne, si ce n'est M. Laflamme. Il y a bien M. Wilfred Laurier; mais il est trop jeune et n'a pas encore assez d'expérience pour que le parti puisse compter sur ses services, M. Cauchon ne représente pas le parti libéral; M. Cauchon représente M. Cauchon; il n'a rien ajouté à la force du parti. Nous sommes forcé de dire, bien qu'à regret, que depuis son avènement au pouvoir, le parti libéral n'a donné que des exemples de l'égoïsme le plus absolu. Il n'a montré aucun désir de consacrer les principes qu'il défendait dans l'opposition; il n'a formulé aucune doctrine de réforme législative, judiciaire ou sociale. Il n'a rien fait, en un mot, que de donner, aux dépens du public, de bonnes places à ses principaux adhérents. M. Fabre l'affirme et nous devons le croire.

L'Événement demande la réorganisation du parti libéral sur une base bien définie. C'est une nécessité reconnue par tous les hommes intelligents qui ont suivi le mouvement politique. Jusqu'à présent, toute la politique du parti a consisté à ne point se compromettre. Il ne se vante que d'une chose, c'est de n'avoir accompli, en fait de corruption, rien de plus que les conservateurs..... Le parti national a entrepris de se suicider en se séparant de ses meilleurs hommes, et s'il meurt un jour d'inanition, ce sera sa faute. Des hommes tels que M. Fabre jetteront en vain le cri d'alarme; tant que l'égoïsme prévaudra sur l'intérêt public, le parti continuera de glisser sur la pente de la décadence."

Maintenant, pour terminer, nous allons faire connaître comment le *National* de Toronto apprécie la même situation. Voici en quels termes il s'exprime :

"Tandis que l'organe anglais du ministère, à Montréal, fait tout ce qu'il peut pour empêcher une scission dans le parti, nous regrettons de voir le *National* s'efforcer de bannir toute liberté de penser des rangs libéraux. Nous n'affirmons pas qu'il agisse ainsi par conviction, mais il est regrettable que les exigences de parti le forcent à dénoncer les hommes les plus capables du parti en question. Le *Reveil* est rédigé par l'un des écrivains les plus sérieux et les plus remarquables de la province de Québec. Son but a toujours été et est encore de garantir la population Canadienne-Française contre les préjugés et les idées étroites qui doivent infailliblement, si l'on ne réagit pas, s'implanter chez un peuple tenu par sa position, en dehors du courant des progrès qui s'accomplissent tous les jours dans le monde. M. Buies n'attaque pas la religion dominante dans la province; il a formellement annoncé qu'il ne voulait pas intervenir dans les questions religieuses; s'il a dû prendre une attitude hostile au clergé, c'est parce que les organes de celui-ci ont été les premiers à l'attaquer; M. Buies se trouvait dans le cas de légitime défense. C'est une pitié de voir l'effet que la censure ecclésiastique a produit sur ce parti qui s'annonçait comme le champion de la liberté de la pensée et de la parole. Malheureusement le *National* et ses amis ne sont plus libres; leur prétendu zèle, pour la défense de leurs droits, ne va pas jusqu'à la pratique. Inutile de conseiller aux libéraux d'Ontario,—nous exceptons ceux qui ne sont réformistes que de nom,—de refuser maintenant leur appui aux Rouges de Québec qui viennent de manifester une faiblesse si déplorable. Pas un protestant d'Ontario,—sauf quelques bigots incurables,—ne demande au *National* et à ses collaborateurs d'attaquer la religion ou de faire la guerre au clergé; mais ce n'est pas trop de leur demander de défendre la liberté de la pensée, de la parole et de la discussion. Se soumettre à des préjugés, qu'ils soient imposés par le clergé ou par des laïques, c'est renoncer aux titres de journaliste réformiste et de libéral. Rien n'établit mieux l'influence qui a été exercée en cette occasion que l'attitude prise par un journal aussi recommandable que le *National*. Quand un publiciste commence à dire "qu'il faut craindre les extrêmes," etc., etc., c'est qu'il a évidemment passé sous le joug qui pervertit l'intelligence et tient la voix de la conscience baillonnée. Il nous semble que les catholiques de la province de Québec pourraient concilier le progrès avec la foi; ceux qui sentent cette conciliation possible ne devaient pas, du moins, être reniés par leur parti et mis, malgré eux, en antagonisme avec l'église.

L'AFFAIRE COTTÉ

Les assises criminelles du district de Montréal viennent de se terminer après une session de près de cinq semaines. Le calendrier était des plus chargés et il paraît que presque tous les crimes et délits prévus par les statuts y étaient inscrits. La besogne de l'Hon. juge Dorion, à qui était dévolue la tâche de présider la cour, a été tellement considérable et ardue qu'il a été obligé vers la fin du terme de se faire remplacer par l'Hon. juge Ramsay. Quelques procès ont eu le don de captiver vivement l'attention publique, mais celui qui a le plus excité de curiosité et créé la plus grande sensation dans les cercles commerciaux et financiers de notre bonne ville, a été le procès de l'ex-caissier de la Banque Jacques-Cartier, M. Cotté, qui a été déclaré coupable par le petit jury. Aussi, l'offense dont il était prévenu est une des plus graves dont un homme de sa position puisse se rendre coupable envers la société. Il était accusé d'avoir violé tous les principes considérés comme fondamentaux dans la transaction des affaires de finance, d'avoir abusé de la confiance qu'on avait reposée en lui, d'avoir employé sans aucun discernement et sans aucune prudence l'argent dont il avait la manipulation, d'avoir mis en péril la position de la Banque par des spéculations hasardeuses et de l'avoir entraînée, finalement, à la banqueroute par sa mauvaise administration et ses fausses représentations. Et il a été amplement prouvé, au cours du procès, que ce caissier prévaricateur n'a pas craint, en effet, de recourir même au parjure dans ses rapports au gouvernement et aux directeurs de la Banque. Il a été surabondamment démontré, que voyant celle-ci sur le bord de la ruine, il a continué, par des faux bilans et des expédients malhonnêtes, à cacher cet état de choses aux directeurs aussi longtemps qu'il a pu; qu'au lieu d'exposer franchement la situation, comme devait le faire un honnête homme en pareille occurrence, il a persisté jusqu'au bout dans son système de duperies et de fraudes de toute espèce. En un mot, il a été constaté jusqu'à la dernière évidence qu'il n'a pas hésité à descendre jusqu'au crime pour tâcher d'éviter les conséquences fatales et la ruine qu'avaient entraînées pour les directeurs de la Banque son incapacité, sa négligence coupable et ses manœuvres frauduleuses.

Et cependant, cet homme qui vient d'être convaincu de culpabilité sur tous les chefs d'accusation que nous venons d'énumérer, par un jury dont l'opinion publique est unanime à approuver le verdict, n'aurait jamais probablement été traduit devant une cour de justice et subi son procès, si ceux qui sont chargés de l'administration de la justice dans cette province eussent été laissés à eux-mêmes. Oui, il est acquis maintenant que si M. Cotté a subi son procès et a été justement flétri d'un verdict de coupable, cela est dû au fait que M. Blake, ministre fédéral, a, dans l'intérêt de la société, forcé le gouvernement de Québec à agir. Sans cette intervention, M. Cotté jouirait en paix de l'immunité que le gouvernement le plus catholique de la terre accorde aux criminels et aux dilapidateurs de toute espèce qui ont l'honneur d'être au nombre de ses amis, ou qui lui ont rendu dans le passé des services électoraux et autres. C'est un organe officieux de ce même gouvernement, la sainte *Minerve*, qui a eu le cynisme de nous dévoiler la chose d'un air triomphant. Voici comment la vieille éhontée a été amenée à faire cet aveu.

Dans son adresse au jury, M. Chapleau, à la fois membre du gouvernement de Québec et défenseur de

M Cotté, eut l'impudence de s'écrier que le public était étonné de voir M. Cotté traduit devant une cour criminelle.

"Sur la rue, dit-il, on me demande avec étonnement quel est l'auteur de cette poursuite contre un homme si universellement respecté?"

Le *National* releva avec beaucoup de propos ces observations déplacées et fit voir que de telles paroles, tombant de la bouche d'un des ministres du gouvernement provincial, dont le devoir est d'administrer la justice, semblaient un peu étranges. La *Minerve*, répondant aux critiques du *National* et voulant disculper M. Chapleau, a fait la déclaration suivante, qui est précieuse à recueillir :

"Quant à la remarque faite par l'Hon. M. Chapleau sur le fait que la poursuite était tout simplement une poursuite du gouvernement fédéral, elle est exacte en tous points. L'Hon. M. Blake, ministre de la justice, a pris la peine d'informer le Procureur-Général Angers, qu'il exigeait que l'on procédât dans cette cause, et non content de cela, l'Hon. M. Blake a télégraphié au représentant du gouvernement fédéral, M. Geoffrion, de presser sans délai la cause contre M. Cotté.... Quant à la part que M. Ritchie a prise à la poursuite, elle s'explique de deux manières : 1°. D'abord, le gouvernement local avait reçu l'ordre de l'Hon. M. Blake de procéder et le substitut du Procureur-Général n'agissait qu'en vertu de cet ordre ; 2°. M. Ritchie avait été retenu par le gouvernement fédéral qui lui a payé des honoraires."

La démonstration est complète ; rien n'y manque ; la *Minerve* établit, clair comme le jour, que sans l'intervention du gouvernement d'Ottawa, M. Cotté n'aurait jamais été inquiété, et cela, parce qu'il a, ou a eu l'honneur d'être l'ami intime d'un ministre de notre dévot et saint gouvernement de Boucherville. Evidemment, ce dernier est trop occupé à défendre les intérêts du ciel et les *bons principes* pour qu'il prenne le temps de veiller à l'administration de la justice dans la province. Et c'est au nom de ces *bons principes* aussi, sans doute, qu'on laisse la société sans défense contre les délinquants et les fripons ; bien plus qu'on les prend sous sa protection. S'il est vrai, comme on le dit souvent, qu'un pays n'a que le gouvernement qu'il mérite, il faut avouer que notre province ne mérite pas grand-chose de bon.

Mais ce n'est pas la seule anomalie qu'a présentée cette affaire. On a pu y voir aussi deux avocats associés plaider l'un contre l'autre : l'un, ministre de la Couronne, et comme tel chargé de protéger la société, défendant l'accusé ; et l'autre, représentant la Couronne. Au reste, ce procès n'est pas le seul à offrir l'exemple d'un pareil scandale ; car, durant tout le terme de la Cour Criminelle, la position de MM. Mousseau et Chapleau a donné lieu à un spectacle unique. Comme ministre M. Chapleau a employé son associé, M. Mousseau, et a fait tomber dans la caisse de la société les honoraires d'avocat de la Couronne. M. Chapleau, d'un autre côté, a reçu de quelques accusés des honoraires d'avocat de la défense qui ont dû aller se confondre avec ceux de la Couronne dans les recettes de la société "Mousseau et Chapleau."

Un état de choses aussi anormal ne peut avoir lieu que dans notre bienheureuse patrie, car, dans toute autre province de la Confédération, un pareil spectacle aurait soulevé l'indignation publique, à tel point que l'existence d'un ministère, qui se serait rendu coupable d'une pareille violation des principes, aurait été sérieusement menacée. Mais que voulez-vous ? Dans un

pays comme le nôtre où l'opinion publique n'existe pas, parce que tout le monde est façonné à l'obéissance passive dès l'enfance, et parce que les trois quarts de la population ne savent pas lire, les protestations des honnêtes gens ne servent de rien et vont se perdre dans l'insouciance générale.

Ce qu'il y a de consolant toutefois, c'est que, malgré la conduite indigne du gouvernement de Québec dans toute cette affaire, les fins de la justice n'ont pas été frustrées. Grâce à l'action du ministre de la justice et à l'intelligence d'un jury ferme et consciencieux qui n'a pas reculé devant l'accomplissement de son devoir, force est demeurée à la loi. Le verdict du jury, dans ces circonstances, a une grande signification. Il signifie, qu'en dépit de l'influence délétère exercée par les hommes qui gouvernent la province depuis la Confédération, le sens de justice du peuple n'est pas encore complètement oblitéré, et que les coupables haut placés et bien rentés ne doivent pas se bercer de l'espoir d'être plus épargnés que les petits et les déshérités de la fortune ; en un mot, il veut dire que le sentiment de l'égalité devant la loi existe encore au sein des masses. Il veut dire aussi que, quelle que soit la sympathie personnelle que le public éprouve à l'égard d'un homme qui a prévarié, cet homme ne saurait échapper aux conséquences de ses actes et de ses crimes. Il signifie, en outre, que l'institution du jury n'est pas aussi inefficace qu'on se plaît quelque fois à le dire, et que, malgré les quelques erreurs qui lui échappent, elle est encore un des plus puissants moyens de réprimer le crime et de protéger la société. De plus, ce verdict sera un excellent avertissement pour ceux qui occupent des positions de confiance, ou qui ont l'administration et la régie d'affaires importantes. Cela leur apprendra à ne pas se jouer à la légère des intérêts qu'ils ont entre les mains. Ils seront plus sur leur gardes à l'avenir, car ils auront sans cesse devant les yeux le verdict qui vient de frapper justement un homme qui a cru pouvoir se permettre impunément la perpétration de toutes sortes de fraudes au détriment de la société.

ARISTIDES PICHÉ.

L'Article XI de la Constitution Espagnole

Il règne un joli état de choses en Espagne. Nous voyons par une dépêche de Madrid que l'évêque de Mencia a publié une nouvelle circulaire qui enjoint aux maîtres des écoles primaires de ne pas admettre les fils des protestants et autres dissidents. L'intolérance semble une plante naturelle du sol de cet infortuné pays, et l'inquisition n'en est pas encore disparue, quoiqu'on n'y voie plus ni bûchers ni échafauds. Après un gigantesque effort, fait il y a neuf ans, pour établir la république et tout ce qui s'y rattache, comme la liberté religieuse et l'égalité des droits, l'Espagne a dû retomber sous le joug monarchique et sous la férule cléricale.

Chaque nouvelle fois que ce pays change de régime, et cela arrive souvent, il lui faut une constitution modifiée, adaptée à l'esprit du régime nouveau. Le jeune Alphonse XII, qui est roi pour le quart-d'heure, avait besoin d'une constitution pour lui et il l'a fait rédiger en un certain nombre d'articles, parmi lesquels se remarque tout particulièrement l'article XI qui a été le sujet de beaucoup de trouble dernièrement, et même d'un échange de notes diplomatiques entre l'Espagne et l'Angleterre. Cet article XI est l'instrument le plus

expéditif, le plus parfait et le mieux imaginé pour le traitement des hérétiques; il devient, grâce à lui, à peu près impossible de savoir quelle cérémonie religieuse, toute modeste et discrète qu'elle soit, peut éviter d'être considérée comme une démonstration publique. Fait en vue d'empêcher les actes extérieurs et solennels d'un culte étranger, l'article XI s'étend aisément aux plus petites choses, comme la trompe de l'éléphant qui peut tout aussi bien lancer un homme dans l'air ou ramasser une épingle.

Il serait difficile de se servir d'un langage plus élastique et plus sujet aux interprétations contradictoires. L'article XI semble accorder la liberté des cultes, mais en même temps il prohibe les "manifestations publiques" de la part de toute croyance autre que celle qui est reconnue et salariée par l'Etat. "En vertu de cette prohibition, la vente des Bibles protestantes a été interdite soudainement d'un bout à l'autre de l'Espagne; et afin de bien faire comprendre à nos lecteurs ce que cela signifie, nous les référons à la lettre écrite de Barcelone au secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères en Angleterre, par M. Laurence, un résident de cette ville. Nous n'y voyons pas que les écoles protestantes soient positivement fermées, dans le sens ordinaire du mot, quoiqu'un agent subalterne à Minorque semble s'être efforcé de donner aux instructions bigotes qui lui ont été envoyées par ses supérieurs une signification encore plus cruellement étroite. Mais les écoles protestantes sont fermées en ce sens au moins, qu'elles sont forcées de cacher leur existence au public autant que possible. En fait, elles sont beaucoup traitées comme les établissements du plus mauvais caractère le sont dans le reste de l'Europe. Le même traitement abominable, nous rougissons de le dire, s'étend aux Eglises protestantes. Elles ne doivent porter aucuns signes extérieurs de l'objet sacré—les bigotes espagnols diraient volontiers païen—auquel elles sont destinées. Les fidèles ne doivent se livrer à la prière que lorsque les portes sont hermétiquement fermées et les heures du service divin ne peuvent même pas être affichées sur l'extérieur des murs. Un tel affichage serait une "manifestation publique." Nous n'avons pas entendu dire que le chant à huis-clos ait été interdit durant les heures ordinaires consacrées au culte; mais il paraît qu'on a ordonné à des enfants de cesser leur chant à l'intérieur d'une école protestante à dix heures du soir, sous prétexte qu'ils troublaient le voisinage durant les heures de sommeil, et par là attirait trop d'attention sur l'occupation hérétique à laquelle ils étaient engagés. Si nous considérons que dans les autres contrées de l'Europe les cloches commencent souvent à sonner à 3 heures du matin, et qu'on leur permet de continuer leur carillon jusque vers midi, le plus souvent aux dépens de la paix et du repos de tout le monde, l'objection faite au chant des hymnes du soir des petits enfants protestants n'en paraîtra que plus odieuse et plus entachée d'hypocrisie."

La révolution de 1867, qui détrôna la reine Isabelle, avait semblé ouvrir, aux yeux de tous les libéraux, une ère nouvelle qui devait assurer à l'Espagne la pratique de toutes les libertés, mais, plus particulièrement, on se berçait de l'espoir que tous les cultes pourraient y être pratiqués à ciel ouvert. Dans cette pensée, les Écossais presbytériens vinrent s'y fixer et s'identifièrent avec l'Eglise évangélique espagnole. Puis, bientôt après vinrent les méthodistes wesleyens et les Eglises chrétiennes espagnoles. Ces différentes communions eurent leurs écoles et leurs églises, leur chapelle ou leur mission; et chacun d'elles, à son tour, a subi l'application de l'article XI. Tel a été l'effet de cet esprit

d'impartialité qui s'inspire de l'absolutisme. "Si j'ai raison, tous les autres ont tort; et puisqu'il ne doit y avoir qu'une religion orthodoxe, il est évident que toutes les autres sont autant d'hérésies." Prenons-en pour exemple cette décision sommaire du sous-gouverneur civil de Mahon, colonie espagnole. "Il est défendu à tout propriétaire de journal de publier aucun avis ou avertissement relatif aux écoles protestantes, l'avis étant contraire aux lois du pays." C'est-à-dire à l'article XI, cela va de soi. Mais c'est quand il est traduit dans le langage ecclésiastique d'une "pastorale" que l'esprit véritable de l'article XI se montre dans tout son jour. Manuel, évêque de Minorque, s'est exprimé ainsi sur le sujet: "Les membres gangrenés ne doivent pas toucher aux membres sains; de même les protestants ne doivent pas approcher des catholiques. Nous excommunierons jusqu'à la troisième génération tous les protestants et les francs-maçons. Bientôt, ajoute le fougéux évêque, nous chanterons un *Te Deum* pour l'éradication complète de l'hérésie

C'est probablement avec ce *Te Deum* futur en vue que l'évêque lui-même, en sa qualité de visiteur, a publiquement mis à la porte d'une école catholique romaine, à Mahon, un jeune garçon de douze ans, fils de l'ex-consul américain; et que le sous-gouverneur, armé de toute la majesté de l'article XI, a fait une visite domiciliaire à la chapelle méthodiste, et en a fait cesser les chants. C'était une démonstration!

New-York, 30 Octobre.

(Correspondance particulière du *Réveil*.)

Monsieur le Rédacteur,

Combien Horace a raison d'affirmer que nul, ici-bas, n'est satisfait de son sort: *Ut nemo sibi sortem contentus vivat.*

Je me permettrai d'ajouter, après l'illustre poète, qu'il nous suffit d'habiter une ville pour la trouver prosaïque, et même le plus beau point de vue du monde pour ne pas nous en apercevoir. Ce que l'on voit chaque jour, ce qui s'impose forcément à notre regard, que ce soit le Capitole de Washington ou le Golfe du Saint-Laurent, alors que, comme des alcyons, les voiles blanches s'en vont en troupes sous le vent du matin, ce spectacle, à la longue, finit par nous ennuyer et nous demandons autre chose.

Il n'est donc pas étonnant que le *high life* de notre société aille chercher ailleurs ce qu'il pourrait trouver sans se déranger à New York même.

Chez les nations comme chez les individus les préjugés ont force de loi; après avoir entendu vanter outre mesure le Bosphore ou quelque soi-disant merveille d'architecture perdue dans les sables africains, on en arrive forcément à trouver tout ce qui nous entoure fatigant et mesquin.

Cependant, dussé-je amener contre moi une douzaine de savants et toute une légion de touristes, il me plait de déclarer que, vue de la *Battery*, la Baie de New York est splendide et n'a pas sa rivale au monde!

Ni le Golfe de Naples ni les lagunes de Venise, n'ont une aussi belle perspective, un spectacle aussi varié. A propos de Venise, j'ajouterai qu'il me serait agréable de voir ses gondoles un peu rococo près de nos magnifiques steamboats; il est plus que certain que la comparaison ne serait pas à l'avantage de la Sérénissime République.

Les gondoles américaines sont des palais flottans où l'on entre à pied, à cheval, en voiture et au besoin

en vélocipède ; il y a un salon du meilleur goût pour le sexe aimable, tout est vaste et confortable, et ce qu'il y a d'infiniment démocratique, c'est que toutes les classes de la société s'y trouvent mêlées sans qu'il en résulte le moindre inconvenient pour la fashion américaine qui, après tout, vaut bien celle de Londres.

Mais outre cette animation qui est à ce panorama ce que la couleur locale est à un tableau de maître, il reste ce que la main de Dieu l'a créé, c'est-à-dire une petite mer intérieure bordée d'îles de toutes les dimensions et même de tous les styles.

Cette rive à gauche où s'élève une tour casematée, armée de canons terribles, c'est *Long-Island* ; en face l'île du Gouverneur est si petite qu'on a envie de la mettre dans sa poche ; en revanche, voilà une longue côte à droite qui n'en finit pas, c'est le *New-Jersey* ou la végétation puissante ne peut cacher une exubérante industrie. A l'entrée de la Baie, en face de la haute mer, se tient, comme une sentinelle, *Bedloe-Island* où s'élèvera bientôt le chef-d'œuvre de *Bartholdi*.

Sans m'en apercevoir me voilà sur un steamboat qui me transporte vers un point quelconque de l'horizon—je n'ai garde de le demander, ce serait *shocking* ! Je me confie à la Providence qui me fait aborder, sain et sauf, à *State Island*, autre île, mais plus grande que ses sœurs.

C'est là que des poètes contemplatifs mais muets viennent loin du bourdonnement de la métropole, se rassasier d'air pur, de solitudes et de fleurs.

Ces cottages en bois découpés, perdus dans le feuillage, tout cet ensemble charmant qui constitue le foyer américain semblait là faire partie intégrante du règne végétale. On aurait pu se figurer aisément que tout ce confortable si élégant datait de la création et que ces blondes *misses* et ces beaux enfants jouant sur les pelouses étaient les descendants d'une colonie d'anges.

A travers ces solitudes, assez bien peuplées du reste, sans que cela paraisse le moins du monde disparate, passe, impassible sur ses rails d'acier, l'inévitable *car* américain, que rien ne presse, mais que rien n'arrête ; ni les meetings politiques ni les catastrophes financières, ni les casse-cou de la plaine ni les montagnes à pic ; il passe par dessus tout cela ; si les chevaux ne suffisent pas il se fait enlever comme à Hoboken par un ascenseur et le voilà qui continue sa route à 300 pieds plus haut qu'avant, aussi tranquillement que s'il ne se fût rien passé !

Il va, il va toujours, devant lui c'est l'immensité ! —et que de terres encore à parcourir ; il est la lumière, il est le trait-d'union de toutes choses, le plus puissant agent de la civilisation, qu'il soit trainé par les chevaux ou le steam son but est identique : arriver le plus vite possible !

Aussi n'est-il pas de petite ville qui n'ait ses cars ; sans lui c'est l'humanité en sabots, c'est le progrès échoué dans la boue, le supplice des longues routes à pied, les ampoules à perpétuité ! Il est béni par les populations et vénéré par le beau sexe qui voit en lui un ami complaisant qui l'accompagne jusqu'à la porte.

C'est enfin l'axiome américain mis en action : *Times is money* !

Mais si *State Island* a des cars il néglige absolument l'agriculture. Les choux, les navets, les carottes y sont aussi inconnus que la rose bleue. Comment comprendre cet oubli inconcevable ?... qui aurait perdu de réputation *Robinson Crusoe* ; avec quoi fera-t-on la choucroute ? et la carotte ? ou plutôt le fils de famille comment fera-t-il si on vient à ne plus la cultiver ?

Mystère..... qui m'a pourtant été révélé par une aimable lady à qui j'ai confié mon trouble.

—Nous n'aimons pas les légumes, m'a-t-elle dit, pour trois raisons : la première, c'est qu'il faudrait les cultiver.—Je vous dispense des autres, lui dis-je, mais cependant *Brillat Savarin*..... adorait le rosbif, le thé, le beurre et la crème.—Cependant le *manuel du parfait cuisinier*..... a été inventé par lui. Croyez moi, monsieur, si vous voulez vous passer de médecin mangez peu de légumes et ne prenez pas de cuisine.—Et sur ce paradoxe, cette aimable lady me fit goûter ses gâteaux que je trouvais délicieux, ainsi que son *pudding* que je trouvais encore meilleur ; un instant après ces mêmes doigts qui savaient tant de choses, exécutaient une cavatine d'Auber sur un vaste piano.... Me voilà bien embarrassé ; faut-il complimenter la cuisinière où la pianiste ?..... Contentons les deux, me dis-je, et je m'écriais aussitôt : —Délicieux ! délicieux ! en vérité, madame, vous avez des doigts de fée."

Elle en fut doublement charmée et moi aussi.

Malheureusement, pendant que je m'oubliais dans cette nouvelle Caprée, le cable transatlantique apportait de fâcheuses nouvelles d'Orient. C'est ce qu'un journal, qu'on venait d'apporter et sur lequel je jetais les yeux par distraction, m'apprit aussitôt. Fatale curiosité ! Il me fallut trouver un prétexte pour quitter mes études de mœurs à domicile, et m'esquiver en quelque sorte clandestinement pour courir dans *Wall-street* où le diable me poussait.

J'y arrive bientôt pour assister à une hausse vertigineuse de l'or.

Quel spectacle ! faut-il rire ou faut-il pleurer ? Pendant que celui-ci s'arrache les cheveux, j'en vois un autre qui se frotte les mains. Un malheur ne serait pas complet sans l'éclat de rire de celui qui en profite.

Cette soi-disant hausse de l'or n'est en réalité que la dépréciation des *greenbacks* dont les Etats Unis hélas ! sont si abondamment pourvus. Bien que l'on ait répété sur tous les tons : *l'or n'est qu'une chimère*, les capitalistes persistent à dire que *Scribe* a voulu parler des *greenbacks* dont la valeur devient en effet chimérique.

Voilà où conduit la licence poétique ! Néanmoins, le tumulte est à son comble, car l'or monte toujours. Le gentleman qui en a beaucoup voudrait en avoir davantage, celui qui n'a que du papier subit une perte considérable et murmure contre le sort ; tandis que moi qui n'ai rien du tout, je reste indifférent à la crise.

Sentence : le plus infortuné n'est pas celui qu'on pense !

10 heures du soir.

Boum ! boum ! voilà bien un autre tintamarre !.... Que vois-je ? est-ce le carnaval de Venise ou celui de Rome ? Que viennent faire ces milliers de citoyens la torche à la main ? C'est une procession démocratique, une manifestation aux flambeaux. On ne peut pas dire le contraire, c'est imposant. Assez longtemps on a dit : laissez passer la justice du Roi ! Au tour du peuple de dire : laissez passer la liberté ! Il va sans dire que le vénérable *Tilden* occupe la première place sur toutes les bannières ; en attendant une autre dénomination, on l'appelle tout simplement le père du peuple. Avec lui les blancs, les noirs, les peaux rouges sont frères. Voilà certes, un parti qui me convient, vu que j'aime le drapeau tricolore. Mais les noirs ? me dira-t-on. Eh ! mon Dieu, j'avoue qu'ils ont une belle voix et qu'ils ne dansent pas mal. Si l'on m'oppose l'esclavage—je répondrai que la question est jugée—maîtres et esclaves se trouvent au mieux de la situation actuelle. Il n'y a

que l'intervention des coups de sabre de Grant qui force la note.

Les hommes de couleur ont toute ma sympathie ; j'ai toujours eu horreur de l'esclavage, mais cette question étant définitivement résolue, il est juste que le gouvernement appartienne aux plus intelligents sans distinction de caste ni d'origine, de parti ou de couleur.

ANTHONY RALPH.

Nous avons reçu cette semaine de nombreuses communications et correspondances diverses ; nous prions tous ceux qui voudront bien nous en adresser à l'avenir de le faire pour qu'elles nous parviennent au plus tard le mardi soir. Le *Réveil* est mis en pages dès le jeudi et imprimé le vendredi matin de très-bonne heure, de sorte que toute communication, un peu longue, qui ne nous parvient que le mercredi, ne peut trouver place. C'est pour cette raison que nous avons dû cette semaine mettre de côté, en la réservant pour le prochain numéro, une chronique musicale écrite au sujet de la grande messe de Gounod exécutée à l'église St. Jacques le jour de la Toussaint.

Il était trop tard ! C'est le mot fatal... pour les empires qui sombrent comme pour les chroniques qui n'arrivent au *Réveil* que le mercredi soir.

Les dernières nouvelles reçues d'Europe nous apportent d'intéressants détails sur l'expédition faite au pôle nord par les deux bâtiments anglais partis il y a environ deux ans et revenus tout récemment, après être allés au-delà de toutes les limites connues dans les régions septentrionales.

L'*Alert* et la *Discovery* ont quitté Port Goulke, le 29 juillet 1875, et ont pénétré dans les glaces au large du Cap Sable. Après un voyage pénible, elles ont atteint la côte nord de la Baie de Lady Franklin, où la *Discovery* a été laissée en hivernement. L'*Alert* a continué et atteint la limite des eaux navigables sur la côte de la mer polaire. La glace était d'épaisseur variable, mais atteignait quinze pieds par endroits. La Terre du Président n'existe pas. L'*Alert* a hiverné par 82° 27' de latitude. A ce point le soleil est invisible pendant 142 jours de l'année, et la température arrive au degré le plus bas qu'on ait jamais constaté. Un détachement a été expédié vers le nord, en traîneaux ; il a été absent sept jours, et s'est rendu jusqu'à 83° 26' de latitude. Un autre parti a tourné le cap Colombia, le point le plus septentrional de l'Amérique du Nord, et fait des relevés sur un parcours de 220 milles, vers l'Ouest du Groenland ; il a fait aussi des explorations vers l'Est. Ces partis n'ont pas rencontré de gibier et ont souffert du scorbut. Hans Peterson est mort de froid. John Parker, de l'*Alert*, et James Hans et Charles Paul, de la *Discovery*, sont morts aussi dans les explorations. Les partis n'ont point rencontré d'Esquimaux. Passé le Cap Union, ils n'ont point vu de bancs de glace. En revenant, l'expédition a rencontré de grandes difficultés. La grosse vis du gouvernail de l'*Alert* a été endommagée. Ces deux navires ont quitté le détroit de Smith le 9 septembre ; ils ont signalé la *Pandore* le 16 octobre ; tout allait bien à bord. Le 19 octobre, l'*Alert* a été séparée de la *Discovery* dans une tempête. Ce dernier navire prendra à son bord le

gouvernail de l'*Alert* en arrivant à Valentia et se rendra à Queenstown pour y faire du charbon. L'amiral stationné à Queenstown-télégraphie que l'on attend la *Discovery* d'heure en heure. La plus belle température de l'hiver a été de 104 degrés au-dessous de zéro. La glace était si rugeuse que les partis d'exploration ne pouvaient faire plus d'un mille par jour. Pendant l'hiver on a fait de riches collections pour les musées d'histoire naturelle, et pris des observations curieuses au point de vue scientifique. On a trouvé d'excellent charbon près de l'endroit où la *Discovery* a hiverné. L'expédition a subi les froids les plus rigoureux dont il ait jamais été fait mention. La température s'est maintenue à 59 degrés au-dessous de zéro pendant quinze jours, et une fois elle est descendue à 104 degrés. Quand la *Pandore* a rencontré l'*Alert* son hélice venait d'être légèrement endommagée par la glace. La *Pandore* a touché à l'île de Littleton et au cap Isabelle, mais n'a pu atteindre le cap Gabine. L'expédition n'ayant pu toucher à Littleton en revenant, n'a pas pris les lettres laissées par la *Pandore*. La santé des équipages a été bonne, sauf les exceptions mentionnées, les cas de congélation ont été graves, mais peu nombreux. Paterson, l'interprète, est mort 40 jours après qu'on lui eût fait l'amputation des pieds. Les membres de l'expédition déclarent qu'on ne peut approcher plus près du pôle que leur parti qui s'en est rendu à 400 milles. Au retour des expéditions en traîneaux plusieurs hommes étaient malades. Le pont de l'*Alert* a été très endommagé par la glace.

Un membre de l'expédition télégraphie au *Daily News* que le continent le plus au Nord que l'on ait atteint se trouve 83° 07' de latitude ; plus loin on ne rencontre que glaces. Le point le plus à l'Ouest que l'on ait atteint se trouve par 85° de longitude. Le Détroit de Lady Frankli n'est réellement qu'une baie. Le Détroit de Petermour était fermé par les glaces. Le point du Groenland que l'on a aperçu le plus au Nord se trouve par 82° 57' de latitude.

Le *Journal des Débats* du 12 octobre dernier contient la lettre suivante, dans laquelle M. de Molinari juge avec sa sagacité habituelle les Etats-Unis et les américains.

Le peuple américain a certainement des qualités intellectuelles et morales hors ligne. Il est entreprenant, actif, ingénieux, plein de bon sens pratique, et plus sûr dans ses affaires privées et commerciales qu'on ne le croit généralement en Europe. Ses ingénieurs, ses mécaniciens, ses négociants, ses industriels, ses agriculteurs, sans parler de ses hôteliers, seraient partout au premier rang ; il voit juste en affaires, il a "l'œil américain," il embrasse avec sang-froid les difficultés d'une entreprise et il trouve presque toujours, pour les résoudre, le procédé le mieux adapté à la circonstance. Mais cette supériorité qu'il possède dans la conduite de ses affaires et dans l'aménagement de sa vie, il la perd dans les affaires publiques. Au lieu de se perfectionner, le gouvernement de la grande république va, depuis une trentaine d'années surtout, se dégradant et se corrompant, et l'on ne pourrait pas citer, à dater de la guerre de la sécession, une seule question politique, économique, administrative ou financière, à laquelle les Américains n'aient donné la solution la plus mauvaise qu'elle pût comporter. A quoi cela tient-il ? Cela tient principalement, autant que j'en puis juger, sinon à l'absence d'une haute cul-

ture intellectuelle—il y a des branches élevées des connaissances humaines; la législation civile et pénale, le droit international, les sciences physiques et naturelles, dans lesquelles les Américains excellent—du moins aux intérêts, aux préjugés, et plus encore à l'infatuation d'eux-mêmes qui empêchent chez eux les progrès et la vulgarisation des sciences politiques et économiques. Ils ont des *politiciens* et même des économistes, mais ils ne paraissent pas se douter que la politique et l'économie politique soient des sciences ayant, comme la mécanique elle-même, des principes invariables, et auxquels il n'est pas plus permis de déroger en Amérique qu'en Europe.

Dans la vie privée, l'Américain est intelligent, sensé et même modeste; dans la vie publique, son intérêt, ou ce qu'il s'imagine être son intérêt, ses passions, et par-dessus tout son amour-propre national, l'aveuglent absolument et le mettent à la merci des *politiciens*, société de renards organisée pour vivre aux dépens de la démocratie des corbeaux.

Et comment l'Américain ne serait-il pas orgueilleux? Si l'on se garde bien de lui enseigner les langues étrangères dans ses écoles publiques,—on les enseigne aux États-Unis moins encore qu'en France, c'est tout dire,—on lui met incessamment sous les yeux les grands exemples que l'Amérique a donnés au monde; on lui incruste dans la tête jusqu'au fond de la nuque, cette vérité historique, incontestable, que l'univers était plongé dans une épaisse barbarie avant l'apparition du peuple américain et de la Constitution américaine. Plus tard, les orateurs des meetings et des *Conventions* se chargent d'achever une éducation si bien commencée. Ce n'est pas qu'ils craignent de dire au peuple ses vérités. Non! ils n'ont pas l'habitude de dissimuler leur pensée, ils sont Américains, et, comme tels, ils ont sucé la franchise avec le lait de leurs nourrices. Ils reprochent donc au peuple américain sa bonté, sa générosité, son détachement trop complet des intérêts de ce monde, qui le rendent dupe de tous les intrigants et qui l'empêchent, par exemple, dans ses différends avec les peuples avides et corrompus de la vieille Europe, de faire valoir suffisamment son droit: ils le supplient, au nom de ses intérêts les plus chers, de corriger ces défauts qui font obstacle à l'accomplissement de sa "destinée manifeste." Comment n'écouterait-on pas des gens qui s'expriment avec cette brusque franchise? Comment ne suivrait-on pas leurs conseils désintéressés? J'ai entendu, à la vérité, des jeunes gens parodier avec *humour* ces discours des *Smith* et des *Jones* des meetings, à la grande jubilation de leur auditoire; mais les *Smith* et les *Jones* n'en ont pas moins conservé l'oreille du peuple, et ils n'ont pas cessé de gouverner les États-Unis.

Pendant longtemps les événements ont semblé donner raison aux *Smith* et aux *Jones*. La population et la richesse avaient aux États-Unis un taux d'accroissement jusqu'à présent sans égal dans le monde, et qui n'avait pas baissé même pendant la guerre de la sécession et dans les années suivantes.—Voyez! reprenait *Smith* bientôt après dépassé par *Jones*, nous avons soutenu la plus effroyable guerre civile dont le monde ait jamais été témoin.... une guerre américaine, c'est assez dire! Nous avons perdu 1 million d'hommes et dépensé 14 milliards; nous avons émis des quantités énormes de papier-monnaie, taxé et surtaxé toutes les branches du revenu et de la consommation, et, bien loin d'entamer la prodigieuse vitalité du peuple américain, il

semble, au contraire, que nous l'ayons surexcitée et accrue. Ce qui aurait ruiné tout autre peuple nous a enrichie, et nous suivons plus triomphalement que jamais le cours de nos glorieuses destinées. *Hurrah! hip! hip! hurrah!* pour la grande république! Cependant, voici qu'on apprend, par une belle soirée d'octobre 1873, qu'il y a une débâcle dans *Wall street*, que les faillites succèdent aux faillites, et que les maisons auxquelles on aurait donné des crédits pour des millions ne valaient plus 1 dollar. Grand émoi dans le monde financier et commercial. Mais, après tout, n'est-ce pas un événement assez ordinaire qu'une crise? Celle-ci passera comme ont passé les autres, et quand l'horizon aura été balayé par l'ouragan, le glorieux vaisseau de l'Union reprendra sa course majestueuse. On se rassure donc, et l'on attend la reprise des affaires; on l'attend depuis trois ans, et aucun signe n'est venu encore annoncer que ce cataclysme ait cessé. Aucune colombe n'est sortie de l'arche. En même temps on annonce qu'une bande de voleurs s'est emparée des administrations publiques; qu'il y a des concussionnaires jusque dans les postes les plus élevés; que le Sud est mis au pillage par les *carpet-baggers*; que le revenu des accises et des douanes passe pour les deux tiers dans les poches de ceux qui sont chargés de le percevoir; que la marine marchande, dont le tonnage dépassait naguère celui de la marine britannique, est en pleine décadence. On s'étonne, on s'inquiète, le cri de *réforme* sort de toutes les bouches, et les *Smith* du parti républicain aussi bien que les *Jones* du parti démocrate crient plus haut que tout le monde.

A ce propos, quelques mots sur l'organisation des partis aux États-Unis ne seront pas inutiles. Les États-Unis sont, comme personne ne l'ignore, l'État le plus démocratique qui fût jamais: tous les citoyens, les nègres compris, sont électeurs et éligibles, et toutes les fonctions importantes, politiques, administratives et judiciaires, sont non-seulement soumises à l'élection, mais encore renouvelables à court terme, un an, deux ans, quatre ans tout au plus. En droit, le gouvernement américain est donc, à tous ses degrés et dans toutes ses branches, la chose de 10 millions d'électeurs américains, et jamais souverain plus absolu n'a régné sur les bords de l'Euphrate ou du Gange. En fait, le gouvernement des États-Unis, à tous ses degrés et dans toutes ses branches, appartient à une classe de 2 ou 300,000 *politiciens*, divisés en deux camps irréconciliables, et qui trouvent, dans la politique et l'administration de l'Union, des États et des villes, leurs moyens d'existence. Ils font de la politique comme les manufacturiers font des étoffes de laine ou de coton, et comme les cordonniers font des souliers. Ce n'est point un mal, et je dirais même que cette division du travail a été aux États-Unis, comme ailleurs, un progrès nécessaire. Au temps où nous sommes, tous les citoyens ne peuvent pas plus s'adonner aux besognes de plus en plus difficiles et compliquées que comportent le gouvernement et l'administration, qu'ils ne peuvent fabriquer eux-mêmes leurs habits et leurs souliers. Mais que dirait-on d'une manufacture de draps ou de souliers dont les consommateurs, réunis dans leurs comices, se chargeraient tous les ans, tous les deux ans ou tous les quatre ans, de renouveler le personnel? Il est vraisemblable que la fabrication de ces articles de première nécessité laisserait à désirer, et que les consommateurs courraient même le risque de payer de plus en plus chers des habits et des souliers de plus en plus mauvais. Tel est pourtant le régime

politique des Etats-Unis, et, n'en déplaie aux Smith et aux Jones des deux mondes, je ne puis le considérer comme le dernier mot de la science politique et de la sagesse humaine. Les deux partis qui se disputent ici l'exploitation de la "manufacture" sont organisés comme l'était, au Moyen-Age, la milice féodale. Dans chaque *township*, dans chaque ville, dans chaque comté, dans chaque Etat, et finalement dans l'Union elle-même, il y a une série de comités qui se chargent de convoquer les réunions de cette milice politique chaque fois que l'intérêt du parti l'exige. Lorsqu'il s'agit d'une élection présidentielle, le ban et l'arrière-ban sont mis en branle; on nomme dans toute l'étendue de l'Union des délégués qui se réunissent en Convention nationale et désignent, à la majorité des suffrages, le candidat du parti. Le candidat désigné, on convoque des meetings, on organise des processions, on répand des journaux et des pamphlets; on ne recule, en un mot, devant aucune démarche et aucune dépense pour assurer son succès. Et, vraiment, la chose en vaut la peine! Le prix de ce concours politique, ce n'est ni plus ni moins que les budgets. Le parti vainqueur s'empare invariablement, par droit de conquête, de toutes les fonctions rétribuées qui dépendent de l'administration. Il y a trente ans, on n'en comptait guère que 3,000; depuis la guerre de la sécession et le développement énorme des services qu'elle a exigé, soit pour la recette, soit pour la dépense, le nombre en a été porté, assure-t-on, à 80,000 et même à 100,000.

Sans doute, la masse électorale conserve le droit imprescriptible de disposer de ses votes comme bon lui semble; mais, en fait, chacun, sous peine de perdre sa voix, est obligé de voter pour l'un des deux candidats désignés par la Convention nationale des politiciens républicains ou des politiciens démocrates. Sans doute encore, chacun a le droit de s'enrôler parmi les politiciens; ils ne forment pas une oligarchie fermée, mais c'est un métier que les hommes de la loi et les faiseurs d'affaires peuvent seuls combiner, sans dommage, avec leurs occupations habituelles. C'est d'ailleurs un métier qui exige une certaine élasticité de conscience, et dont les profits sont trop aléatoires pour attirer les gens honorablement et solidement établis. Ceux-ci font volontiers profession de mépriser les politiciens, et ils s'éloignent même de plus en plus de la politique active. Il en résulte que le pouvoir des politiciens va s'accroissant chaque jour, et que le contrôle des classes éclairées sur la direction des affaires devient chaque jour aussi, moins attentif et moins efficace.

Cette esquisse, assurément fort incomplète de l'organisation des partis, vous expliquera la violence des luttes électorales aux Etats-Unis, et j'ajoute aussi, de la stérilité de leurs résultats.

VARIÉTÉS

Puisque nous sommes tous en butte à des maux inévitables, la véritable sagesse est l'art de s'en consoler.

En cherchant bien au fond des maladies, on y trouve presque toujours quelques petits bonheurs.

Le système des compensations, qui est pour ainsi dire une loi providentielle nécessaire à l'équilibre du monde moral, s'applique aussi aux difformités.

De tous les individus que la nature a disgraciés au point de vue de la beauté des formes, ce sont peut-être les bossus à qui elle a donné en échange les plus riches compensations.

Ils sont généralement doués d'une extrême facilité pour les travaux de l'esprit.

Privilegiés sous le rapport de la promptitude et de la finesse du coup d'œil, ils saisissent vivement le côté ridicule de nos travers et ils en rient.

A cet égard, le siècle où nous vivons est un âge d'or pour les individus affligés de déviation vertébrale.

A quelle époque, par exemple, la scène politique a-t-elle réuni d'aussi nombreux éléments de jovialité: travestissements impossibles, changements à vue, prodiges d'équilibre, ascensions vertigineuses, groupements monstrueux, dislocations étourdissantes, pirouettes insensées?

N'y a-t-il pas là amplement de quoi s'ébaudir... même avec un torse irréprochable?

En réalité, n'envisager un pareil spectacle que sous le côté comique, est encore le plus sage.

En présence d'une agitation aussi grotesque, rire est le meilleur moyen de s'empêcher de pleurer.

Nous aurions une trop longue énumération à faire si nous voulions citer tous les bossus célèbres par leur esprit, en commençant par Thersyte et en finissant par Pope, l'homme le plus bossu et le plus spirituel que l'Angleterre ait jamais produit.

Les bouffons qui amusaient les rois et les grands seigneurs par leurs réparties et leurs bons mots, étaient presque tous bossus.

Le prince du burlesque moderne, Scarron, avait, comme il le dit lui-même, la forme d'un Z.

Il mourut au milieu d'un éclat de rire, laissant pour suprême malice "madame sa femme" à Louis XIV.

Le Maccus, cette marionnette légendaire qui divertissait tant par ses saillies impudentes les Romains de la République, avait deux bossus, l'un par devant, l'autre par derrière.

Cette double prééminence s'est transmise de siècle en siècle à ses successeurs, jusqu'à notre Polichinelle qui a hérité, non-seulement de la conformation typique, mais du bredouillage qui faisait la joie des badauds de l'ancienne Rome.

Le temps et l'observation ont consacré une liaison indissoluble entre la gibbosité et la gaieté railleuse.

Aussi se représente-t-on difficilement un bossu mélancolique, comme le langoureux adorateur de la belle Esméralda.

D'autre part, Asmodée, personnification diabolique de la malice indisciplinée, eût peut-être encore mieux figuré avec une bosse qu'avec des béquilles, bien que les boiteux aient, au point de vue des compensations, peu de chose à envier aux bossus.

La claudication, qui compte une foule de représentants célèbres tels que Tyrtée, Philippe, Auguste, Tamerlan, Ignace de Loyola, Shakespeare, Walter Scott, Talleyrand, Benjamin Constant, etc., est en effet bien loin d'être déshéritée.

Nous ne ferons pas valoir en faveur des boiteux la réponse que, d'après Brantôme, fit un jour à un Seythe la reine des Amazones, ni le proverbe grec que Montaigne a commenté dans un langage si pittoresque et si naïf.

Nous nous bornerons à constater qu'à la claudication sont souvent attachées d'heureuses qualités intellectuelles.

"Les boiteux ont l'âme ardente," disait lord Byron.

On sait que le chantre de Childe-Harold était lui-même atteint de cette difformité.

Elle fournissait aux classiques orthodoxes qui le considéraient comme le représentant de la littérature satanique, un point de comparaison entre le poète et l'ange aux pieds fourchus qui lui inspirait ses chants.

C'est surtout chez les femmes que les défauts physiques semblent regrettables; car, suivant l'expression de Pierre Charron, la vie des femmes, c'est la beauté.

Mais il est rare que les difformités n'ajoutent pas chez elles à la vivacité et à l'étendue de l'esprit.

La nature, qui se plaît à disséminer ses bienfaits, accorde rarement à la fois les rayons de l'intelligence et ceux de la beauté.

Une femme douce d'un physique disgracieux est souvent plus attrayante qu'une femme d'une beauté correcte, parce qu'elle cherche à faire oublier ses imperfections corporelles en déployant toutes les ressources de la coquetterie et de l'amabilité.

Les difformités d'ailleurs n'excluent pas toujours la grâce, qui est, comme disait La Fontaine, plus belle encore que la beauté.

Une grande puissance de séduction peut s'allier à une laideur remarquable. Voltaire disait:

....Pour moi je préfère

Laideur affable à beauté trop sévère.

La laideur du reste n'a rien d'absolu; car la beauté appartient moins au domaine du raisonnement qu'à celui de l'imagination.

Un Américain qui avait beaucoup voyagé disait: "Je déclare

en toute sincérité n'avoir jamais rencontré de femme absolument laide."

La puissance de l'amour réside moins dans le flambeau qui est un de ses attributs, que dans le bandeau qui lui couvre les yeux.

On sait que Cupidon ne visitait Psyché que dans l'ombre et le mystère.

Elle voulut un jour le contempler à la lueur d'une lampe; mais une goutte d'huile tomba sur la cuisse du dieu malin, le réveilla et le fit envoler pour toujours.

La maigre elle-même, lorsqu'elle n'est pas excessive, a des charmes qui lui sont propres. Elle s'allie presque toujours à la pâleur, qui, suivant l'expression de George Sand, "divinise la beauté."

Elle n'a pu, du reste, échapper aux caprices de la mode. Elle a eu, concurremment avec l'embouppoint, ses moments d'éclat et ses jours de décadence.

Sous la Régence, le suprême bon ton était d'avoir une fille de l'Opéra aussi maigre que possible. Les plus étiques étaient les plus chères.

Plus tard la "Vénus squelette" fut négligée: on déserta ses autels, et l'opulence des formes trôna sans partage dans le monde de la galanterie.

Où en est, de nos jours, ce culte profane?

Les gens experts en matière de modes disent que les angles reprennent faveur.

Dernièrement un érudit, qui a beaucoup étudié la femme au point de vue plastique, résumait ainsi ses impressions:

"On aime beaucoup les femmes grasses, mais on n'adore guère que les maigres."

Ce qui prouve que les désagréments attachés aux défauts corporelles n'ont rien d'absolu, c'est qu'il est quelquefois de mode d'en être ou d'en paraître affligé.

A l'époque où lord Byron "se débattait entre le doute et le désespoir," il était de bon ton pour une femme de manquer d'appétit, et pour un homme de traîner la jambe comme l'illustre pied-bot.

Ce travers d'esprit qui porte les hommes à imiter, même par leur côté défectueux, les personnages à la mode, ne date pas d'hier.

Les capitaines d'Alexandre portaient la tête penchée sur l'épaule, et tout le monde grassoyait dans le salon d'Alcibiade.

Il ne faut donc pas s'étonner si des femmes atteintes de défauts corporelles ont joué un grand rôle dans l'histoire galante des siècles derniers.

Par exemple, Gabrielle d'Estrée était manchotte; Mlle de la Vallière était boiteuse; la princesse d'Evoli, qui eut tant d'adorateurs, sous Louis XV, était borgne; Mme de Montespan avait littéralement la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Mme de Maintenon était sèche, maigre et jaune; Mlle de Nantais était à la fois boiteuse et bossue; Mlle de Blois, sa sœur, était contrefaite et avait les sourcils rouges et pelés.

Notons pour bigarrer notre discours, comme disait Montaigne, que la cour de Louis XIV, qui se présente à l'esprit comme peuplée de beautés séduisantes, d'hommes de haute mine, fièrement campés, le jarret tendu et le nez au vent, n'était en réalité qu'une infirmerie de borgnes, de boiteux et de bossus.

Indépendamment des causes de dégradation physique et morale qui frappent providentiellement les grandes races, des virus de toute espèce ravageaient la cour du grand roi.

Déjà sous Louis XIII, le célèbre médecin Riolan avait remarqué que les jeunes filles de la cour, dans la proportion de 90 sur 100, avaient l'épaule droite plus élevée que la gauche.

DR. L. NOIROT.

Le *Daily News* de Londres est en si bonne odeur auprès des Serbes et de leur état-major russe que le général Tcherniaïeff, voulant faire connaître à l'Europe de nouvelles atrocités turques, a directement télégraphié au *Daily News*.

Voici cette dépêche, dont le journal anglais est très fier:

Deligrad, 3 octobre, 7 h. 20 du soir.

Nous avons affirmé dans le cours du mois courant (*sic*), que les prisonniers qui ont été faits par l'ennemi et que les blessés qui sont tombés entre leurs mains, sont soumis aux plus cruels tortures avant d'être tués. Dans la journée du 19 septembre (1er octobre), nos troupes ayant repris sur les ennemis une position

qu'ils avaient abandonnée la veille, y ont trouvé les corps des blessés qui avaient été faits prisonniers, dans un état que l'esprit humain aurait cru impossible.

Ces malheureux furent trouvés cloués sur la terre par des pieux, les mains étendues, les pieds et des portions du corps brûlés et carbonisés, les orteils coupés, les entrailles ouvertes, et les visages défigurés par l'agonie de leurs tortures. Le fait qu'au milieu de ces corps il y avait aussi des cadavres de soldats turcs prouve que ces atrocités étaient l'exploit de soldats appartenant à l'armée régulière.

L'authenticité de cet acte diabolique est garantie par la parole d'honneur du colonel Preradovitch, du capitaine Tikchanoff et d'autres témoins.

Je vous prie d'avoir la bonté de rendre ce fait public.

Nos troupes, qui ont été jusqu'ici irréprochables dans leur conduite, sont si exaspérées par les horreurs commises par l'ennemi, que je crains qu'à l'avenir il ne soit pas possible de les empêcher de commettre, à titre de représailles, d'égaux cruautés.

TCHERNIAÏEFF,

Commandant général de l'armée du Timok, dans la Morava.

LES PROJETS DE L'ALLEMAGNE

Nous reproduisons à titre de curiosité la dépêche suivante que l'*Etafette* dit avoir reçue, chiffrée et par voie indirecte, de son correspondant de Genève.

Je suis en mesure de vous donner aujourd'hui quelques indications sur les projets attribués à M. de Bismark.

Si j'en crois des diplomates en situation d'être bien informés, le plan du chancelier ne serait autre que le suivant:

Soutenir en Grande-Bretagne le programme de non-intervention prêté par Stuart Mill, Gladstone et Bright (Karl Marx est depuis longtemps à Londres dans ce but);

Favoriser dans l'Amérique du Nord la doctrine de Washington et celle de Monroe (ce qui nous a valu l'indifférence des États-Unis en 70-71);

Reconstituer l'ancien État hellénique avec les îles de l'Archipel, la Thessalie, l'Épire, l'Albanie, et la Macédoine pour dépendances (l'entrevue de Baden a lieu présentement entre le roi Georges et l'empereur Guillaume);

Accorder Candie aux Anglais, pour qu'ils abandonnent Malte au nouveau pape et cèdent à l'Allemagne l'île d'Héligoland contre la restitution du Nord-Sleswig au Danemark (l'*Etafette* a détaillé, il y a plusieurs semaines, ces probabilités);

Accorder le Tyrol italien, l'Istrie et les îles Illyriennes à l'Italie pour achever son unification (cela a été convenu avec le chevalier Nigra à Ems);

Accorder la Belgique à la France en compensation de la perte de l'Alsace-Lorraine et pour que la France ne se mêle point des événements en cours de perpétration; prendre la Franche-Comté et la Cochinchine, si la France sort de sa neutralité prudente (c'est le plan italo-prusso-russe de 1871);

Réunir le Tyrol allemand à la Bavière, la Bohême à la Prusse, la Galicie à la Pologne russe; enlever la Bukovine, le Banat, la Transylvanie, la Croatie, la Slavonie, l'Illyrie et la Dalmatie à l'Autriche-Hongrie pour les ajouter à la Moldo-Valachie, à la Bosnie, à la Serbie, à la Bulgarie, au Monténégro et à l'Herzégovine, et former la *Confédération des États-Unis danubiens* (c'est ce que M. Andrassy appelle le traité des deux empereurs);

Réduire l'Autriche-Hongrie à la Hongrie, à la Moravie et à l'archiduché de Vienne;

Accorder la Dobrutcha à la Russie avec le protectorat de Constantinople, ville libre, et ouvrir le Bosphore;

Ne pas s'opposer à ce que les Anglais fassent de l'Égypte-Syrie une annexe de leur empire des Indes, tandis que les Russes feront la conquête de ce qui leur reste à prendre dans le Turkestan, et la grande et petite Boukharie.

L'Angleterre et la Russie devnant ainsi puissances asiatiques, l'Allemagne de M. de Bismark serait définitivement la grande puissance européenne.

Le *Travailleur*, journal canadien-français publié à Worcester, dans le Massachussets, apprécie ainsi notre presse à l'occasion du Congrès des journalistes qui a été tenu le mois dernier à Montréal : on croit lire une reproduction du *Réveil* :

On a pris des mesures pour former une association permanente des journalistes de la Province de Québec. Nous applaudissons de bon cœur à cette idée. Mais ne serait-il pas possible de relever par ce moyen le niveau de la presse franco-canadienne ?

Nous avons lu avec dégoût et avec un sentiment pénible, la passe d'injures et d'insinuations honteuses qui vient d'avoir lieu entre M. Dansereau de la *Minerve* et le rédacteur du *National*. Si on en croit M. Dansereau, la plupart de nos Canadiens-Français éminents de Montréal sont tous plus ou moins sans mœurs. Le *National* avait laissé paraître dans ses colonnes une correspondance moustreuse contre M. Dansereau. Cette guerre à coups d'espionnage dans la vie privée est un de nos plus ridicules défauts, à nous Canadiens. Les lecteurs aiment à se repaître des morceaux de chair vive que des journalistes se taillent l'un à l'autre. La presse anglaise et américaine est plus digne que la nôtre ; si elle est moins originale, moins pétillante de verve, elle est plus instructive et respecte plus ses lecteurs.

Chez nous, le journalisme est un théâtre où les personnalités des rédacteurs sont trop souvent en scène ; la presse américaine ou anglaise est un vaste forum où l'opinion populaire a ses coudées franches et où le journaliste est respecté et considéré, parce qu'il croit être utile à ses lecteurs en les entretenant d'autres choses que de ses faits et gestes, peccadilles et bonnes actions, haines et rancunes.

Si l'association projetée par nos confrères de la province de Québec obtient ce résultat, nous les prions d'ajouter à leur société des journaux respectables qui se publient au milieu des canadiens émigrés. Elevons le niveau de la presse, faisons de nos journaux autre chose que des éléments de discorde, que des véhicules d'injures, de scandales domestiques et de basses insinuations. Quand nous aurons une presse politique qui traitera des questions d'utilité publique et cherchera à détruire les arguments de ses adversaires par des arguments et non en les vilipendant et en les insultant, quand notre presse sera une tribune politique d'où jailliront la lumière, le raisonnement et la logique, nous aurons un peuple capable de connaître, de juger, de lire par lui-même. Pour cela, il faut s'inspirer de la dignité de la mission du journaliste, s'en pénétrer et aller honorablement au but. Instruire. Instruire. Instruire, tel est la grande mission du journaliste, faire le bien, le prêcher aux autres, défendre le mal, proscrire le vice, sous toutes ses formes multiples, tel est le devoir de la presse ; religion et patriotisme, dévouement et charité, telle est la ligne de conduite du journaliste canadien.

Faisons notre devoir, messieurs nos confrères, faisons-le carrément et avec cœur, et nos lecteurs feront le leur. Notre exemple leur sera une belle leçon.

LES CROISES RUSSES

Une dépêche de Berlin au *Daily Telegraph* dit qu'on doit présenter au tsar une adresse de la Douma de Moscou, déclarant que toutes les classes de la population sont prêtes à se soumettre à tous les ordres relatifs à la guerre pour la délivrance des Slaves. Des adresses analogues ont été reçues des conseils municipaux de tout l'empire.

Le nombre des volontaires augmente toujours ; un des plus riches propriétaires du gouvernement de Kiev, M. Salkoff, a envoyé en Serbie son fils unique, élève d'une école militaire, et lui a confié deux cent mille francs destinés aux volontaires russes et serbes. Les compagnies de chemins de fer transportent gratuitement les Cosaques de ligne et leurs chevaux.

Le départ de la première compagnie de *Novo-Tcherkaské* (pays du Don) a eu lieu avec une grande solennité ; la plupart des Cosaques qui sont partis sous les ordres du général *Manoskoff* sont des hommes éprouvés qui se sont distingués au Caucase. Onze d'entre

eux ont fait le serment d'être les gardes du corps du général Tcherniaïeff, dont la tête est mise à prix par les Turcs. Ils espèrent qu'on leur permettra de passer la frontière ; sinon, a dit le général, nous ferons des marches de nuit, et nous arriverons quand même. L'armée du Don a envoyé au général Tcherniaïeff le sabre du célèbre Ataman Vlassoff avec prière de le donner à celui des Cosaques qui se distinguera le plus ; on peut s'imaginer ce qu'ils feront pour l'obtenir ; vous savez comme ils sont fiers de leurs traditions militaires. Après la messe célébrée sur la grande place, l'archevêque *Platon* adressa une allocution énergique aux partants et donna à chacun une image du Christ. A l'heure du départ, il y avait une foule immense à la gare, les wagons étaient ornés de fleurs et de guirlandes de chêne, la voie était jonchée de bouquets ; lorsqu'on leva le drapeau pour le porter dans le wagon, les cris de *hourrah !* et de *"Givio !"* (vive, en serbe) éclatèrent ; c'est à grand peine que le train put se mettre en marche.

Il est arrivé à Moscou à la gare de *Koursk*, une chose qu'on a essayé de cacher, mais qui est sue de tout le monde. Un train qui devait emporter des volontaires était sur le point de partir, la foule était immense ; deux messieurs entrèrent, l'un d'eux dit à l'autre "Quelle masse de monde !" "Une masse de fous !" répondit l'autre à haute voix. Il fut aussitôt entouré, et quand la police dégagna le malheureux, il était mort.

Vous rappelez-vous la bénédiction du drapeau serbe, à Moscou ? Lorsque la foule s'arrêta devant la maison du général gouverneur en chantant l'hymne national, le chef de police, M. Ogareff, parut sur le peron et pria la foule de se disperser ; il n'avait pas eu la précaution de se découvrir ; à travers le chant on entendit les cris de : "Ote ton chapeau, imbécile !" En un clin d'œil on l'eut débarrassé de son chapeau ; confus et étourdi, il rentra sans avoir rien obtenu de la foule, qui continua la procession sans être autrement dérangée.

Pour en revenir aux volontaires, la troisième compagnie vient de quitter *Samara*. Il y avait dans le nombre 50 vétérans qui disaient qu'ils avaient servi le tsar d'abord, et que maintenant ils allaient servir Dieu.

Le mouvement prend un caractère religieux dans les classes inférieures. Une femme qui avait amené ses deux jeunes fils au comité disait, en pleurant amèrement, au président : "Je n'ai que ces deux fils, mais ils sont chrétiens ; il faut qu'ils combattent pour le Christ."

Les uns partent avec l'idée que leurs péchés leur seront pardonnés s'ils meurent pour la foi chrétienne, les autres ont été appelés par des visions sur le champ de bataille, ceux qui avaient fait le vœu d'aller à Jérusalem vont en Serbie, convaincus que le sacrifice de leur vie sur la terre qui a bu le sang des chrétiens sera également agréable à Dieu.

Les enfants sont aussi enthousiastes que les grands, ils joueraient à la guerre du matin au soir, si ce n'était la difficulté de la question turque : personne ne veut être Turc, et par-dessus tout à la condition d'être toujours battu. Quelqu'un demandait à son fils, âgé de cinq ans, le jour de sa fête, ce qu'il désirait le plus ; le petit réfléchit un moment et répondit : "Ce que je désire le plus au monde, c'est de tuer deux vrais petits Turcs." Le cadeau n'était pas facile à donner.

Le curateur de l'institut des orphelins à *Gatchina*, près Pétersbourg, raconte que les enfants prennent un intérêt extraordinaire à la guerre actuelle. Ils sont huit cents répartis dans les pensionnats ; chaque pensionnat se colise tous les jours pour acheter des journaux, les

petits de six ans savent la carte du théâtre de la guerre par cœur.

Les dons pleuvent, on donne de tout, de l'argent, des chevaux, de l'eau-de-vie, des pelisses, des bottes, de la flanelle. On quête partout, dans les gares, dans les théâtres, dans les restaurants, sur les boulevards; on a vu des personnes qui n'avaient pas leur bourse sur eux donner leurs montres, des bagues; un journalier, à la gare de Jaroslensko, dépose un gros pain bis sur la boîte à offrandes, en expliquant qu'il avait payé son billet et qu'il ne lui restait plus un sou, mais qu'il se passerait de manger jusqu'à l'arrivée. Un monsieur demanda à acheter le pain et l'emporta. Mais ce qui est touchant, c'est le fait suivant: les forçats qui travaillent aux mines de *Darassune*, en Sibérie, ont envoyé 167 roubles en Serbie.

On dit que les Russes en Serbie se munissent secrètement de poison pour le cas où ils tomberaient entre les mains des Turcs. M. Romanowsky, secrétaire de la direction de l'Opéra d'Odessa, volontaire en Serbie, a été fait prisonnier par les Turcs; *il est mort sur le pal.*

LE NOUVEAU SULTAN AB-UL-HAMID

Le nouveau Sultan est né en 1842; il est le second fils d'Ab-ul-Medjid. Après la mort de sa mère, une esclave Kurde, il fut adopté par la seconde femme de son père, qui lui laissa une immense fortune.

Hamid fut élevé avec son frère Mourad et son éducation fut très négligée. En revanche, il fut rapidement initié aux mystères de la vie du sérail, et partagea, dès le jeune âge, les débauches de Mourad; il dut à son tempérament robuste de résister aux excès qui ruinaient si profondément l'intelligence et la santé de ce dernier.

Il passait gaiement la vie à Beylerbey, à Couscoujouk, à Kehat-Hané et dans tous les villages du Bosphore, avec la jeunesse dorée de l'islamisme les fils de pachas et de gouverneurs.

Lorsque le grand vizir proposa à Ab-dul-Aziz de faire élever deux princes cadets à Paris et de leur faire suivre les cours de l'école polytechnique, il désigna Hamid; mais la Russie, qui craignait de voir préparer des défenseurs vigoureux du trône des Osmanlis, fit échouer le projet.

A l'exposition de 1867, Hamid accompagna son oncle Ab-ul-Aziz et il nous fut donné de le voir à cette époque. Au physique, c'était un homme maigre et sec, au teint pâle, yeux noirs d'une extrême vivacité, grand nez, cheveux châtain; l'air gauche et embarrassé témoignait qu'il n'avait point été formé au contact de notre civilisation.

On prétend que, dans son voyage à Paris, le jeune neveu d'Ab-ul-Aziz, se familiarisa avec nos mœurs dans ce qu'elles ont de plus parisien et essaya d'acclimater à Constantinople, dans tous les lieux de plaisir fréquentés par la jeunesse dorée de l'endroit, les termes les plus pittoresques de l'argot de nos gavroches.

Hamid rapporta de son voyage en pays chrétien le goût de la géographie politique, et il s'intéressa si vivement à cette science que son canot et son kiosque des Eaux-Douces, sont presque entièrement tapissés de cartes militaires et statistiques à l'étude desquelles il se livre avec une véritable passion. Il a, depuis quelques années déjà, fait trêve à cette vie de débauches qui a mené son frère Mourad où l'on sait, et il vit

sobrement avec la Bach-Hanoum, sa première femme, et ses deux enfants.

Le soir, ses amis viennent le voir, et l'on joue, paraît-il, les jours de baccarat, un jeu qui ferait frissonner les plus intrépides joueurs du Jockey-Club. Le whist lui-même a pénétré dans le palais ottoman et forme aujourd'hui le divertissement habituel du nouveau sultan; un sultan faisant le mort, n'est-ce point un peu dans l'ordre des choses?

Hamid n'est pas amateur de la musique, surtout de la musique européenne et il déteste particulièrement le piano.

Ah! Ses armes par exemple, sont en meilleur état que son piano (relogé dans une antichambre). Il aime ses pistolets, qui sont fins et européens, et il s'en sert bien.

Il est cavalier émérite, et doué d'une force et d'une agilité peu communes, dont il aime, au surplus, à donner à ses amis de fréquents témoignages. Il fait le trapèze à faire pamer les clowns de Franconi; il est des situations dans la vie d'un sultan, où la science gymnastique peut être mise à profit.

Hamid est turc orthodoxe et adversaire juré du parti de la jeune Turquie, et pratique sa religion avec une sorte d'ostentation, en véritable sectaire; les mauvaises langues de Constantinople affirment que sa piété n'est pas aussi profonde qu'il veut le faire paraître, et qu'en petit comité il traite assez légèrement la religion musulmane et ses ministres. Il ne professe aucun sentiment d'aversion pour les gïaours et a la plus profonde estime pour leur civilisation; mais la note dominante de son caractère, c'est la haine des Grecs.

Ab-ul-Hamid ne partage point les idées de Midhat-Pacha ni de cette école qui veut demander à une réorganisation constitutionnelle le salut de l'empire ottoman. Midhat-Pacha essayera-t-il de le convertir, y réussira-t-il?

Nous pensons que le nouveau sultan inclinera vers le parti des vieux Turcs, qui est sans chef depuis l'assassinat de Hussein-Avni-Pacha.

Tel est, rapidement esquissé, le portrait du nouveau Sultan qui va ouvrir au clairon la marche pour Eyoud au milieu de l'enthousiasme des ulemas et des clameurs assourdissantes des softas. Le Sultan est mort: Vive le Sultan!

TRIBOULET.

Le gouvernement brésilien vient de publier le recensement de la population du Brésil; c'est la première fois qu'un travail de ce genre est entrepris dans ce vaste empire. Il indique un chiffre de 9 millions 930,000 habitants, dont 1 million 510,000 esclaves et 243,000 étrangers. En 1820, on évaluait le nombre des habitants à 3 millions 172.

Le territoire brésilien offre une superficie de 10 millions de kilomètres carrés; la population est assez abondante sur le littoral, mais l'intérieur offre des solitudes immenses, des forêts où jamais un être humain n'a osé pénétrer.

L'instruction publique laisse beaucoup à désirer. Dans les populations libres, les deux tiers des hommes et les quatre cinquièmes des femmes ne savent ni lire ni écrire. Quant aux esclaves, ils sont tous plongés dans l'ignorance la plus complète.

ENTRECHATS

Les Turcs ont aussi leur Calino ;

Il se nomme *Nazredin Hodja*.

Voici une de ses histoires :

Nazredin Hodja va au bain qui, comme on sait, est un lieu de réunion en Orient—arrive dans la dernière salle où on se dépouille absolument de tout vêtement, on lui voit un grelot à la jambe.

—Qu'as-tu donc là? *Nazredin Hodja*, dans quel but mets-tu un grelot à ta jambe?

—Il y a tant de monde ici, nous sommes tous nus, je n'aurais qu'à ne pas me reconnaître!

Nazredin Hodja, après avoir pris son bain, s'endormit sur un divan.

Un plaisant détache adroitement son grelot et le met à sa propre jambe.

Nazredin Hodja se réveille; apercevant son grelot et le personnage qui s'en est emparé, il dit en le montrant du doigt :

—Ça c'est moi; mais moi qui suis-je donc?

—Tout le monde sait qu'en général nous perdons de notre poids en hiver et que nous en gagnons en été, phénomène que les savants expliquent ainsi :

Pendant l'hiver, tout en consommant davantage, nous brûlons plus de carbone pour lutter contre le froid; donc nous dépensons au moins autant que nous emmagasinons.

En été, tout en mangeant moins, nous réduisons notre dépense de carbone et nous buvons plus qu'en hiver, ce qui fait engraisser.

Et puis enfin... la chaleur dilate les corps, c'est entendu.

Or, voici qu'un savant, plus savant que les autres, vient d'établir, par des chiffres, l'augmentation et la diminution du corps humain, ce qui va donner lieu à une importante modification dans les calendriers.

Au lieu d'insérer, en tête de chaque mois, la mention habituelle: "Les jours diminuent d'une heure quarante-cinq minutes," ou bien: "Les jours croissent d'une heure quarante-cinq minutes," on mettra ceci :

JANVIER

Les hommes diminuent de 0,14.

FÉVRIER

Les hommes diminuent de 0,24.

MARS

Les hommes diminuent de 0,95.

AVRIL

Les hommes augmentent de 0,03.

MAI

Les hommes augmentent de 0,01.

Ainsi de suite: juin, 0,52; juillet, 0,08; août, 0,70. Mais en

SEPTEMBRE

les hommes re-diminuent de 0,21; en octobre, de 0,10; en novembre (mal déterminé encore, à cause des vacances, qui jettent tant de perturbation dans les habitudes, le régime, etc.); en décembre, de 0,03.

Donc, voilà qui est clair: l'été on engraisse; l'hiver on maigrit. Ce qui prouve que certain candidat au baccalauréat n'avait pas tous les torts, quand il répondait à cette question :

—Donnez une preuve de la dilatation des corps par la chaleur?

—C'est bien simple, m'sieu: en été, les jours sont plus longs! Seulement, il aurait pu ajouter :

—Et nous sommes plus gras!

—Profil de veuve, photographié par *l'Événement* :

L'autre jour une métayère de Menton perd son mari.

—Comment! lui dit un voisin, vous qui allez si souvent à l'église, ne faites-vous pas dire des messes pour le repos de l'âme du défunt?

—Hélas! répond la bonne femme, s'il est en paradis, qu'il y reste; s'il est en enfer, c'est la même chose; donc...

Mais s'il est en purgatoire?

—C'est qu'il l'a mérité; qu'il y fasse son temps.

L'autre soir, à la première du Vaudeville, le petit vicomte de R..., un de nos jolis décaqués, annonçait à ses amis son prochain mariage.

—Est-ce par inclination ou par raison que tu épouses? demande l'un d'eux.

—Laisse-moi t'expliquer: ma fiancée est absolument laide, mais excessivement riche. Je fais donc un mariage d'inclination du côté de la dot et de raison du côté de la figure...

LES GÉRANIUMS.—Les feuilles de tous les géraniums ont l'avantage de guérir promptement les coupures, écorchures et autres plaies de ce genre. On prend une ou plusieurs feuilles de cette plante, que l'on écrase un peu sur un linge, on l'applique ainsi sur la plaie, et il arrive souvent qu'une seule feuille suffit pour la guérison. Elle s'attache fortement à la peau, aide au rapprochement des chairs et cicatrise la blessure en peu de temps. Nous croyons devoir donner cet avis à tout le monde, et surtout à nos lecteurs de la campagne, qui profiteront d'un procédé aussi simple et qu'ils ont à leur portée.

En Allemagne, où le socialisme continue à faire de grands progrès, la question des domestiques prend de jour en jour une tournure plus grave. Depuis quinze jours paraît, à Berlin, le *Journal des cuisiniers et des bonnes*, où l'on censure, en donnant leur nom, les maîtresses de maison qui, par exemple, renferment le beurre et le sucre ou qui ne parlent pas avec assez de déférence à leurs domestiques. Il est arrêté en principe parmi les bonnes berlinoises, que pas une ne servira plus chez les dames qui auront ainsi été signalées dans cette feuille trois fois dans un an.

Un statisticien allemand s'est livré au curieux calcul suivant sur les différentes listes civiles des souverains de l'Europe :

Le tsar Alexandre touche journallement de l'Etat la somme de 125,000 francs par jour.

Hamid II, 90,000 francs.

François-Joseph, 50,000 fr.

Frédéric-Guillaume, 41,000 fr.

Victor-Emmanuel, 32,200 fr.

La reine Victoria, 31,350 fr.

Léopold II, 8,215 fr.

La République française ne dépense guère, par jour, que 2,500 fr. pour son président, y compris les frais de voyage.

Les contribuables ne s'en plaignent pas.

—Plaisant dialogue saisi au vol par le *Charivari* :

Un grand propriétaire donnait hier un dîner fin à des gourmets.

—Il faut, dit-il à la fin du repas, que je vous fasse goûter du vin de mon clos.

—Eh bien! fait l'amphitryon, en s'adressant à un de ses amis, comment le trouvez-vous?

—Oh! je le connaissais.

—Vraiment?

—Oui, j'en avais déjà bu.

—Tiens! où donc?

—Dans la salade.

—Daubray à Hamburger :

—Quelle différence peux-tu trouver entre un fiacre et une femme adultère?

—???

—C'est qu'un fiacre a deux stores et que la femme adultère n'en a qu'un, et c'est de tromper son ami.

—Vengeance! fit Hamburger, dis-moi, toi, quelle différence il y a entre un indiscret et un cordonnier?

—Va toujours.

—Hé bien! c'est que l'indiscret s'mêle de tout et que le cordonnier s'mêle de bottes.

La France signale un fait sans précédents; c'est la saisie, pratiquée sur les quais d'Anvers, à la requête d'un négociant créancier de la Turquie, de 292 canons Krupp, pesant plus de 3 millions de kilogrammes. Ces canons allaient être embarqués pour la Turquie.

NOUVELLES DIVERSES

Les marchands de bois d'Outaouais offrent deux piastres par mille pieds pour faire transporter à Québec leurs bois de service.

Environ 3,000 hommes sont partis cet automne d'Outaouais pour les chantiers; ce chiffre n'atteint pas celui de l'année dernière.

On dit que M. Page, ingénieur civil, a fait un rapport au gouvernement fédéral lui recommandant de faire construire le bassin de radoub à Lévis.

Une députation du barreau des Trois-Rivières a eu la semaine dernière une entrevue à Québec avec le procureur-général et le juge-en-chef à propos des affaires judiciaires du district des Trois-Rivières.

Des avis du commissaire McClod annoncent l'arrivée de 100 hommes de police et de deux pièces d'artillerie pour la défense des forts à Cypress Hills, Nord-Ouest.

On écrit de Florence que l'ex-impératrice Eugénie passera l'hiver dans cette ville. L'ex-impératrice a fini par se décider pour la villa Oppenheim, qu'elle a louée pour trois mois. Il est probable que si le climat lui convient, elle passera désormais ses hivers à Florence.

Depuis la proclamation du Président, les compagnies militaires indépendantes de la Caroline du Sud se sont généralement dissoutes. Une dépêche de Charleston dit que le gouverneur a adressé une injonction écrite aux Fusiliers allemands de cette ville de rendre les armes de l'Etat qu'ils ont en leur possession; il leur a demandé par la même occasion s'ils avaient obéi à la proclamation qui leur ordonnait de se dissoudre. Cette compagnie existait depuis 1775; elle avait servi dans la guerre de la Révolution et dans celle de 1812. Des ordres du même genre ont été envoyés aux autres compagnies militaires, qui s'y conforment. Les rifle clubs se sont tous dispersés, et la tranquillité régné dans l'Etat.

On écrit de Paris que les travaux de l'Exposition de 1878 commencent à sortir de leur phase préparatoire pour entrer dans une période d'exécution. Depuis le commencement d'octobre quinze ingénieurs sont en train de dessiner sur le Champ-de-Mars le plan du palais et des jardins. Cent cinquante ouvriers les aident, figurant les périmètres avec les piquets, et les lignes indicatrices avec des jalons.

On discute vivement la décoration du Trocadéro, où sera reléguée la partie scientifique.

Il paraît que le nouveau sultan de Turquie veut sérieusement se mêler de faire des réformes. Ce qui le prouve, c'est qu'il a déjà commencé à réduire les dépenses de sa table et a mis fin aux habitudes de gaspillage du palais royal. Voici à ce propos les intéressants détails que nous fournit le *Temps* de Paris :

« Dernièrement, le nouveau sultan, après avoir passé quatre bataillons en revue, a invité les officiers à dîner et le menu n'était que l'ordinaire de la troupe.

« Un pilau, un *turlu basten* et un *hochaf* en faisaient tous les frais. Le pilau était, non celui qu'on a importé dans la cuisine française et qu'on confectionne avec du riz de première qualité et du beurre frais, mais le pilau du soldat turc, du riz grossier à la viande. Le *turlu basten* ou *yahni* est un ragoût de légumes de toute sorte, aubergines, pommes d'amour, bamias ou en français cormes grecques. Ce mets cuit à petit feu n'est nullement à dédaigner. Le *hochaf* est un sirop léger que l'on confectionne avec du raisin sec, du sucre et de l'eau. A ce repas frugal on avait ajouté quelques fruits. Les convives ont bu de l'eau claire.

« Dès que ce semblant de dîner fut achevé, le sultan, prenant la parole, a dit qu'en invitant les officiers à sa table, il entendait témoigner publiquement de son affection pour l'armée. Paraphrasant ensuite le *si vis pacem para bellum*, il a dit que, tout en voulant la paix, il emploierait ses efforts à perfectionner l'organisation militaire.

Le nouveau sultan a opéré aussi une réforme radicale dans les habitudes de gaspillage du palais impérial.

Autrefois, la cuisine du palais absorbait des sommes énormes, qu'on ne peut évaluer à moins d'un million de francs par mois. Les subalternes comme les hauts personnages se faisaient servir dans leurs chambres. Leur repas était apporté sur des plateaux, et vous aurez une idée de la dépense, lorsque j'aurai ajouté que deux fois par jours, cinq cent soixante plateaux, chargés chacun de huit plats, sortaient des cuisines, ce qui faisait quotidiennement huit mille neuf cent soixante plats.

Le gaspillage était d'ailleurs sans frein, et les innombrables domestiques des résidences impériales nourrissaient leurs familles et les quartiers avoisinants aux frais de la liste civile. Abd-ul-Hamid a mis un terme à ces abus. Par son ordre, on a divisé les gens du palais en trois classes. Les officiers et employés compris dans chacune d'elles prennent leur repas ensemble, ce qui fait pour tout le personnel trois tables servies à l'euro péenne: 1o. table des secrétaires et des chambellans; 2o. table des aides de camp et des employés civils; 3o. table des domestiques.

Les fournisseurs du palais ont reçu l'ordre de présenter exactement leurs notes à la fin de chaque mois. Les dépenses courantes sont régulièrement payées. Nous savons encore que le sultan a prévenu les dames du harem qu'elles doivent borner leurs achats au strict nécessaire. Les parasites du palais sont dans la désolation."

Les ponts suspendus des Chinois, dont l'invention, faite il y a 1,600 ans, et attribuée à la dynastie de Han, sont la preuve la plus convaincante de la science et de l'habileté de cette nation à cette époque.

Suivant les témoignages uniformes de tous leurs historiens et géographes, Shangleang, commandant en chef de l'armée sous Kaou-tsoo, le premier des Hans, entreprit d'ouvrir et de compléter des chemins à travers les provinces montagneuses de Shen-Se à l'ouest de la capitale.

Jusqu'à là les hautes montagnes et les profondes vallées en avaient rendu la communication longue et difficile.

Avec un corps de 100,000 travailleurs, il a creusé des passages dans les montagnes, remplissant les vallées avec la terre enlevée des hauteurs et dans les endroits où cette dernière était insuffisante pour élever le chemin au niveau voulu, il construisait des ponts suspendus en les appliquant sur des piliers ou sur des culées.

Il conçut et exécuta le projet hardi de suspendre des ponts sur des ravins profonds en se servant des montagnes de chaque côté comme piliers. Ces ponts, appelés avec raison, par les écrivains chinois "ponts volants" sont quelquefois si élevés, qu'ils ne sauraient être traversés sans danger. On en voit encore un à Shen-Se de la longueur de quatre cents pieds, et qui traverse un ravin de 500 pieds de profondeur. La plupart de ces "ponts volants" sont si larges que quatre cavaliers peuvent y marcher de front, et on y voit des garde-fous pour la protection des voyageurs.

M. Gauthier fait remarquer qu'il est assez probable que les missionnaires en Chine ont, il y a un siècle et demi, pris connaissance du fait que les Chinois avaient des ponts suspendus dont plusieurs étaient en fer. Ce fait peut avoir servi de point de départ pour des constructions semblables par les ingénieurs d'Europe.— *Histoire de la Chine par Thornton.*

LES PROGRÈS DE L'INSTRUCTION.—D'après une récente statistique, il est absolument établi que l'instruction primaire en France suit constamment une marche ascendante.

En effet, dès 1865, on comptait déjà 4,833 bibliothèques scolaires, renfermant 180,854 ouvrages. Le nombre des prêts, dans l'année, avait été de 179,267. Depuis, le mouvement a notablement progressé.

Ainsi, le nombre des bibliothèques a augmenté, en moyenne, de 1,000 chaque année, et l'on peut évaluer, aujourd'hui, à 17,000 le chiffre des bibliothèques scolaires établies en France, et renfermant environ 1,600,000 volumes.

—On lit dans le *Journal de Fécamp* :

« Un Normand, habitant du Havre, ouvrier mécanicien, a créé une locomotive routière d'un système entièrement neuf, et dont le mécanisme est tellement simple qu'aucun déraillement n'est à craindre. Elle est destinée à desservir le Havre, Honfleur, Montivilliers, Gonnevilliers, Criquetot, Etretat, les Loges, Yport, Fécamp, Valmont, Ourville, Cany, Saint-Valery, et la route jusqu'à Dieppe. Elle pourra traîner une soixantaine de personnes et un wagon portant 12 à 15 tonnes de marchandises. Malgré ce lourd fardeau, sa vitesse ne sera jamais inférieure à 4 lieues à l'heure, soit 16 kilomètres. Elle viendra directement et régulièrement à Fécamp."

Traductions et écritures en general

Nous désirons faire savoir au public que nous avons annexé au bureau du *Réveil* un bureau spécial pour la traduction et la rédaction de toutes pièces, documents, circulaires, prospectus, annonces..... que les hommes de profession, les industriels, les commerçants, et en général toutes personnes mêlées aux affaires désireraient faire imprimer.

Le besoin d'un bureau de ce genre se fait vivement sentir, et l'on y a spécialement attiré notre attention. Quiconque en effet se donnera la peine de lire les pièces ou documents auxquels nous faisons allusion, soit dans les journaux, soit sur feuilles détachées, admettra que ce besoin est réel et qu'il peut donner ample besogne à faire. Généralement, les circulaires, annonces, etc., sont écrites dans une langue inconnue et c'est à grand, peine qu'on parvient même à les deviner; cette publicité essentielle au commerce et à l'industrie est absolument dédaignée; on croit avoir tout fait lorsqu'on a indiqué le nom, l'adresse et le genre d'occupation accompagnés de détails qui, loin de préciser, tournent le plus souvent en grotesques et barbares réclames, sans profit pour la personne qui veut attirer l'attention du public.

Pour être un bon traducteur, il faut une connaissance sérieuse et une longue habitude des langues; les employés que l'administration du *Réveil* s'est attachés pour cet objet donnent à cet égard les meilleures garanties, et c'est sans crainte que nous convions tous les hommes de profession et d'affaires à venir en faire l'expérience.

Avis aux Connaisseurs et aux Amateurs de Vins purs.

J. B. CARTWRIGHT & CIE

No. 416, RUE ST. PAUL,
SEULS AGENTS DE QUETTON ST. GEORGE & CIE
MARCHANDS DE VINS
LENGURENCE [France.]

Ces Vins sont d'une pureté absolue. L'acheteur reçoit une garantie à cet effet par écrit ou sous forme d'analyse.

VENTE A LA BOUTEILLE OU AU GALLON
416, RUE ST. PAUL, 416

PROVINCE DE QUÉBEC, } ACTE DE FAILLITE DE 1869.
DISTRICT DE MONTREAL. } En Cour Supérieure.

In Re.

LOUIS FORTIN, tant individuellement que comme ayant fait affaires en société avec Edouard Lauzon,

FAILLI.

Le seizième jour de Novembre prochain, le soussigné fera application à la dite Cour pour en obtenir sa décharge sous le dit acte.

LOUIS FORTIN,
par LONGPRE & DUGAS,
Ses Procureurs *ad litem*.

Montréal, 30 September 1876.

On trouvera en vente au bureau du *Réveil* le deuxième volume des CHRONIQUES de M. Buies. Aussi, Brochures et Pamphlets par le même auteur. Série complète du *Réveil*.

Liste des Dépôts où se vend **LE REVEIL** :
MONTREAL.

- J. M. CARRON, 501, Rue Craig.
- S. E. RIVARD, 625 Rue Craig.
- F. E. CRAFTON, 740, Rue Craig.
- J. T. HENDERSON, 67, Rue St. Laurent.
- J. B. JACQUES, 213, Rue des Seigneurs.
- RICHARD RENAUD, 10, Carré Chabouillez.
- F. X. MICHAUD, 180, Rue St. Joseph.
- LE CAPPELAIN HERBERT, 238, Rue St. Joseph.
- JOHN FISHER & CO., 125, Rue St. Francois Xavier.
- MURRAY & CO., 387, Rue Notre-Dame.
- WM. DRYSDALE & CO., 232, Rue St. Jacques.

QUÉBEC.

- C. E. HOLIWELL & CO., 10, Rue Buade, Haute Ville.
- M. MILLER & SON, 59, Rue St. Pierre, Basse Ville.

PROGRES!

NOUVEAUX MAGASINS DE
CHAUSSURES

AU
No. 260, Rue St. Joseph, 260,
Vis-à-vis chez Frs. Lafiamme, boulanger,

ET
No. 60, Rue du Pont, 60,
ST. ROCH.

M. GEO. BINET

Désire infanter ses amis et le public en général qu'il a en mains un assortiment considérable de

Chaussures Fines et de Travail

De la plus grande élégance et de la première qualité qu'il vendra
A TRÈS-BON MARCHÉ.

Il est aussi prêt à recevoir des COMMANDES pour des ouvrages des toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures

Les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers;

Le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en mains, telles que: ROTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants; BOITES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et Garçons;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.
Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

Québec, 9 sept. 1876.—4m.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE,

BASSE-VILLE,

QUEBEC.

BATISSE STADACONA.

W. M. McDONALD,
 Nos. 56 et 58
 RUES COUILLARD ET ST. JEAN,
 HAUTE-VILLE, QUEBEC

Spécialité d'ouvrages en peinture faits à la campagne.

M. McDonald désire attirer l'attention des personnes de la campagne au sujet des travaux en peinture qu'elles ont à faire.
 M. McDonald a constamment une trentaine d'hommes expérimentés et très-habiles employés à ce genre d'ouvrage, dans différentes paroisses, etc., etc.
 M. McDonald prie les résidents de la campagne de bien vouloir lui faire une visite avant de faire exécuter leurs commandes par des personnes sans expérience, et qui ignorent les nouveaux styles qui peuvent être introduits tous les jours.

IMPORTATEUR ET MARCHAND

DE
TAPISSERIES, PEINTURES,
HUILES, VITRES,
MASTIC, VERNIS,
PINCEAUX, ETC., ETC.

M. McDonald saisit la présente occasion pour annoncer à ses pratiques de la ville qu'avant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toutes les commandes, telles que: Peinture de maisons et d'enseignes, simple et décorative; Peinture à Fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût, sous le plus délai et à court des conditions libérales.

W. M. McDONALD,
 Peintre

2 sept. 1876.

EMILE JACOT,



IMPORTATEUR DE Montres & Bijoux Fins

ARGENTERIE ET PENDULES,

No. 37, Rue de la Couronne,

ST. ROCH, QUEBEC

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses pratiques et le public en général qu'il vient de recevoir d'Europe un assortiment considérable de Montres en or et en argent, bijouteries de toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix réduits.

AGENT POUR LES CÉLÈBRES

LUNETTES BREVETÉES DE BLACK.

27 mai, 1876.—2 m.

J. & W. REID

No. 40 RUE ST. PAUL
QUEBEC

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le lambrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier goudronné pour couvertures de maisons

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla de toutes grandeurs et de toutes qualités

Sacs de papier faits à la machine, pour épiceries et nouveautés, de toute qualité et de toute dimension

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits, faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De Papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre

Enfin de toutes sortes de Papeteries.

Le tout au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID.

27 mai, 1876.—1f.

VIN DE QUININE

DE
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,
 Les dépressions morales,
 La dyspepsie,
 La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES
CONTREFAÇONS À BON MARCHÉ

QUI NE CONTIENNENT
NI QUININE,
NI SHERRY.

Le seul Vin de Quinine véritable est celui de

CAMPBELL.

Nous n'avons rien à faire avec les imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T. LeDroit, J. B. Z. Du-beau et Gingras & Langlois, à Québec

3 juin, 1876.—6m.

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI

BUREAUX, 19, PLACE D'ARMES, MONTREAL

Abonnements pour le Canada

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00
 Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année.....\$3.50
 Pour quatre mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois \$0.75
 Pour 3 mois 2.00
 Pour 6 mois..... 3.00
 Pour l'année 4.00
 Chaque ligne additionnelle 0.10

Imprimé et publié par A. Buies, propriétaire et rédacteur-en-chef, 19, Place d'Armes, Montréal